

# RESSOURCES IMPRIMÉES POUR L'ÉDITION D'HOMÈRE : UN CATALOGUE CENTRÉ SUR L'*ILIADÉ* (1788-1884).

Jean-Fabrice Nardelli

La liste des éditions critiques de l'*Iliade* a été dressée, en dernier lieu, par M. L. West en tête de son édition Teubner (I, pp. LX-LXI). Le fait même qu'elle n'est pas complète indique assez clairement, en même temps que son caractère de palmarès, combien le dernier éditeur a dû faire un choix parmi tous les travaux textuels de ses prédécesseurs. Ce choix est éminemment raisonnable. Le lecteur contemporain serait pourtant bien inspiré de s'en méfier : outre des injustices, comme le silence maintenu sur Mazon(-Chantraine), certaines omissions sont à tout le moins contestables (*quid* de la quatrième édition Dindorf, chez Teubner, et de la cinquième, remaniée par Hentze ?). D'un autre côté, la forme compressée donnée par West à ses indications bibliographiques ne va pas sans imprécisions (l'*Iliade* de Bothe a paru en 1832-1833 et non pas toute entière en 1832 ; celle de Nauck, en 1877-1879, et non point en 1877 ; la dernière mouture, 'esthétique', de l'*Iliade* de Van Leeuwen, en 1912-1913, pas en 1912), et il y a des erreurs factuelles (Van Leeuwen & Mendes da Costa ne date pas de 1887-1890 — c'est l'édition complète, *Iliade + Odyssee* —, mais de 1887 ; v. L. & M. d. C.<sup>3</sup> est de 1906, pas de 1906-1908 — même remarque — ; la grande édition critique de La Roche est de 1873-1876, pas de 1872)<sup>1</sup>. Le travail était donc à refondre. En outre, force est de le constater, très peu nombreux sont les homéristes contemporains qui peuvent revendiquer une connaissance de première main de ces anciennes éditions. Ceux-là même qui ne les ignorent pas complètement répugnent souvent à y retourner, sans nul doute par conscience du progrès historique qui est celui de la philologie — ainsi Richard Janko, utilisant Heyne dans son commentaire à l'*Iliade*, n'a pas consulté l'*editio maior* du maître de Göttingen, mais l'une de ses *editiones minores* — et celle qui n'est même pas la meilleure ! Si l'on ajoute qu'un certain nombre d'opinions reçues à propos de ces vieilles éditions est en réalité contestable, voire simplement abusif, il m'a paru préférable de dépasser l'établissement d'une liste simple et sèche et de dévider chronologiquement l'écheveau de manière raisonnée<sup>2</sup>, en caractérisant plus ou moins brièvement selon les besoins l'apport de chaque titre à l'établissement et au perfectionnement du texte, et en ne passant sous silence que les non-valeurs caractérisées (outre les réimpressions des textes de Wolf ou de Heyne, il s'agit des Homères Didot et Tauchnitz, de ceux de Boissonade, Quicherat, Crusius et Doederlein, que l'on ne mentionne jamais, à raison)<sup>3</sup>.

## 1° Au début était Villoison...

La première édition de l'*Iliade* à mériter d'être dite (pré-)scientifique en raison de la véritable révolution philologique qu'elle a rendu possible, est celle de **Jean-Baptiste Gaspard d'Anse de Villoison (1750-1805)**, **ΟΜΕΡΟΥ ΙΛΙΑΣ ΣΥΝ ΤΟΙΣ ΣΧΟΛΙΟΙΣ. Homeri Ilias ad ueteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis, obeliscis, aliisque signis criticis J. B. C. d'A. de V. (...)**<sup>4</sup>, **Venise, Typis et sumptibus fratrum Coleti, 1788, in-f°, LX + 120 + 532 pp.** Cette magnifique publication, sur parchemin, se subdivise en trois parties paginées indépendamment : après des Prolegomènes labyrinthiques, dont on trouvera un judicieux assemblage d'extraits chez Pierron (*Appendice I*, vol. II, pp. 499-516), elle fournit, sur deux colonnes, d'abord l'édition princeps du texte poétique du Venetus 454 **A** (f<sup>o</sup>12-327) découvert par Villoison à la bibliothèque de Saint Marc sans doute à la toute fin 1778 ou au début 1799 (pp. 1-120), puis celle des scholies dudit manuscrit et du Venetus 453 **B**, également mis à jour par Villoison durant son séjour vénitien,

jointes à d'autres, de bien moindre importance, tirées du Lipsiensis 32 Li et recueillies de diverses mains (pp. 1-532). Encore qu'il faille tenir compte de la hâte avec laquelle l'ouvrage a été conçu, préparé et bouclé par un auteur qui, bientôt absent de Venise en raison d'une tournée mondaine et philologique en Allemagne (1782-1783) puis d'une périlleuse circumnavigation en Méditerranée orientale (1783-1786), était *ipso facto* bien contraint de s'en remettre à l'acribie des Coleti, ses imprimeurs, chargés de la transcription des manuscrits, le moderne reprochera surtout à Villoison d'avoir cédé à un penchant très Grand Siècle pour la polymathie érudite et la quête des honneurs savants <sup>5</sup>, plutôt que d'avoir soigneusement préparé ses matériaux. À en juger avec le recul, le résultat était stimulant aussi bien par ses qualités que par ses limitations. Les premières tiennent essentiellement en la mise à disposition de la collection considérable des scholies A, avec ses variantes et ses ouvertures directes sur le travail d'Aristarque et de ses continuateurs, et en la divulgation d'un texte poétique remarquable de par sa préservation de certains des vestiges de l'orthographe et de la présentation alexandrines, et en soi supérieur à la vieille vulgate éditoriale issue des *Poetae Graeci principes heroïci carminis* d'Henri Estienne (1566) et perfectionnée de loin en loin par Joshua Barnes, les Clarke père et fils et Ernesti. Au passif de Villoison, on doit inscrire le caractère rébarbatif et presque inexploitable des Prolégomènes (lignes trop longues, phrases immenses, verbosité pédante, érudition éléphantique <sup>6</sup>), aussi désordonnés que riches en indications fécondes sur l'histoire du texte et les conditions de sa transmission (surtout pp. XIII-XLVIII). Pareille présentation condamnait de fait ces préliminaires philologiques à une publicité confidentielle ; le malheur est que, sans être informé au moins de leur substance, notamment du développement sur les signes critiques, pp. XVIII-XXII, retirer tout leur profit des scholies elles-mêmes, présentées à la queue leu-leu, sans discrimination des différentes typologies de notes ni la moindre élaboration, tenait de la gegeure. La non reproduction des signes critiques à la marge gauche du texte poétique et la correction matérielle et typographique au dessous du médiocre (les Prolégomènes, p. I, l. 13, s'ouvrent sur une faute d'impression aveuglante dont l'auteur s'excuse à la p. LIX : le Venetus A coté d'emblée CCLIV au lieu de CCCCLIV !), achevaient de rendre peu *user-friendly* cet ouvrage somptueusement présenté et d'un coût prohibitif même pour l'époque. — Ce que Villoison clamait dans sa correspondance, « *ille codex Venetus, qui Homerus uariorum totius antiquitatis criticorum uocari potest* », donne une juste idée des ressources critiques ainsi révélées et fait prendre la mesure de l'impatience avec laquelle les érudits de l'époque ont attendu, depuis les lettres de janvier et juillet 1779 où le savant français annonçait sa découverte à ses amis et depuis ses *Anecdota graeca* de 1781, où il en divulguait quelque chose, de s'en rendre compte par eux-mêmes. Cela laisse apercevoir aussi la déception des lettrés (symptomatique est l'attitude de Wolf — Pierron, I, p. LXXXVI), demeurés, passée la surprise initiale, sur leur faim face à une publication mal digérée où à peu près rien ne ressortait ; dont l'objectif et la méthode n'étaient pas clairement signifiés dans une Préface en forme ; dont la collation imprimée trahissait sensiblement, sous certains aspects vitaux, la copie *in linea* du Venetus (hyphen, interaspiration et hypodiatole ne sont pas imprimés, les esprits figurent sur le grec en contradiction formelle avec le principe de la p. XLVIII : « *accentuum et spirituum signa omisi, (...) ut typographicorum mendorum numerus minueretur* »), et à laquelle manquaient même les secours élémentaires d'un index et d'une table des matières un peu détaillée. Le triple index remplissant la seconde moitié du tome V de Clarke-Ernesti (*Rerum memorabilium*, pp. 260-281 ; *In notas*, pp. 282-309 ; *Verborum in contextu*, pp. 310-478, ce dernier encore intéressant par son ampleur), ainsi que le *Conspectus eorum quae hac Iliadis editione continentur* et les *Signa ac notae editionum potiorum et codicum quorum usus fuit aliquis in hac editione* mis par Heyne en tête du volume I de sa grande édition (pp. LII-LVIII et LIX-LXI), montrent assez évidemment quelles pouvaient être les attentes de l'époque en matière d'aides à la lecture et en quoi Villoison a expédié son œuvre de divulgation.

## **2° Wolf 1794, ou comment bricoler une recension scientifique.**

Le filtrage et la prise en compte effective, *in arte recensandi*, des variantes textuelles éparses chez Villoison, ainsi que la mise au point d'un texte qui, basé sur celui du Venetus 454 et non plus sur les représentants abâtardis de la vieille vulgate médiévale dont on avait usé jusqu'alors pour améliorer le texte stéphanien, incorporât par ailleurs en un *numerus uersuum* nouveau un assez petit nombre de lignes récupérées depuis les diverses citations iliaques préservées par les auteurs anciens — voilà l'essentiel de l'apport de **Friedrich August Wolf (1759-1824), *Homeri Ilias ex ueterum criticorum notationibus optimorumque exemplarium fide nouis curis recensita*, Halle, Libraria Orphanotrophi, 1794, 2 vol. petit in-8°, XXVIII + 248 et 300 pp.** Le rapport génétique entre cette recension nouvelle <sup>7</sup>, curieusement présentée sous la forme d'un texte nu, et les fameux *Prolegomena ad Homerum*, parus l'année suivante chez le même éditeur, n'est pas transparent, malgré la communauté d'inspiration de l'un et l'autre ouvrages. S'il semble acquis que l'édition a été conçue et achevée avant la rédaction de ce qui devait initialement n'en être que la préface, et où d'ailleurs les règles d'ecdotique à mettre en œuvre ne sont pas exposées (les §§ 1-7 des *Prolegomena* se bornent à une présentation très générale et orientée des ressources critiques disponibles, d'où il ressort qu'Homère, jamais proprement édité depuis les origines et la recension athénienne de Solon et Pisistrate, attend toujours un éditeur suffisamment informé), les prémisses du texte wolfien telles qu'elles se laissent distinguer recourent les observations qui ressortent plus ou moins des *Prolegomena* : précellence des leçons du Venetus, dans lequel s'est incarnée une image moins adultérée que les manuscrits vulgaires de notre tradition, elle-même étant issue, en dernière analyse, des diorthoses d'Aristarque telles que ses successeurs et continuateurs les avaient reçues, modifiées et perfectionnées jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, et opportunité d'utiliser les scholies A, avec leurs aperçus sur la doctrine, la méthode et la documentation d'Aristarque, afin d'épurer le texte vénitien de ses altérations. Contrairement à une tradition philologique persistante, on ne croira pas volontiers, sans preuve formelle, que le travail préliminaire monumental que s'attribue Wolf dans les *Prolegomena* a résulté en une édition aussi abrégée que celle de 1794, et en un seul volume d'exposition critique au lieu des trois, pour le moins, que le titre prétentieux des *Prolegomena* paraît annoncer (s'ils devaient tenir leurs promesses). On se montrera d'autant plus sceptique à cet égard que la contribution *originale* du grand homme est singulièrement difficile à cerner (cf. Georg Finsler, *Homer*, I [Leipzig, Teubner, 1908], p. 356 : « *in Wahrheit enthalten die Prolegomena nicht einen einzigen originalen Gedanken* »). Au plan strictement technique de la collecte des matériaux, Wolf n'a rien ajouté d'important de son propre fond 1) à la riche érudition historique et philologique déversée à pleins boisseau par Villoison dans ses *Prolégomènes*, 2) aux indications sélectives mais précises de l'*Index nominum* aux scholies de Venise publié par C. T. Kuinoel dans la réédition de la *Bibliotheca graeca* de J. A. Fabricius par C. G. Harles (I, 1790, pp. 444-451), et enfin et surtout, 3) à l'état bibliographique de la science de son temps compilée, toute prête à l'emploi, dans les deux premiers volumes du Harles-Fabricius. En ce qui concerne les conceptions génétiques et les prises de position d'ensemble sur la 'question homérique', le caractère très allusif de l'exposé des *Prolegomena* et le flou remarquable des résultats (je n'ose prononcer le mot : conclusions) qui sont les siens, mesurés à l'aune des compliments sans portée accordés *in nota* aux prédécesseurs — d'Aubignac, Wood, Merian — sur des points de détail ou de quasi-lieux communs, donnent matière à soupçonner un artifice de présentation destiné à couvrir l'exploitation des idées qui étaient alors dans l'air du temps, et une exploitation passablement éhontée, qui confine au pillage toutes les fois où Wolf manufacture des divergences entre lui et ses sources pour se justifier de n'avoir point affiché son utilisation de celles-ci. Une telle méthode ne pouvait guère déboucher sur un chef d'œuvre d'ascèse philologique. Au total, ce qui appartient en propre à Wolf éditeur de l'*Iliade* se limite à sa volonté affichée de porter à son point de perfection le travail critique sur la lettre du texte réalisé par les Alexandrins en ne se contentant pas de l'état textuel atteint à l'époque de Longin et de Porphyre <sup>8</sup>, et la confrontation minutieuse de la copie poétique du Venetus publiée par Villoison dans la première partie de son in-folio, avec le texte d'une quelconque des éditions vulgaires contemporaines (probablement celle que Wolf lui-même

avait publiée en 1785 et reproduisait, non pas même la leçon de Clarke-Ernesti, mais l'*exemplar Glasguense* de 1756, c'est-à-dire Clarke revu par Moor et Muirhead). Façon de fonctionner, si l'on veut, éminemment moderne. Mais l'absence d'annotation critique, qui supprime tout moyen de contrôle au lecteur, et le défaut d'indications méthodologiques précises dans la préface, qui interdit toute certitude sur les intentions de l'éditeur, nuisent à la crédibilité des prétentions wolffiennes. Outre la préférence donnée à certaines leçons issues des scholies ou de la vulgate de son temps, les nouveautés les plus visibles sont sans aucun doute la relégation entre crochets droits de vers de la vulgate qui étaient, soit absents du Venetus et/ou non commentés dans les Scholies A (e.g. I, 265 ; II, 206 ; II, 558 ; VII, 380 ; VIII, 183 ; VIII, 224-226), soit obélisés dans le Venetus (e.g. II, 252-256 ; VII, 353 ; VIII, 189 ; VIII, 528 ; VIII, 557-558), soit enfin condamnés dans les scholies A (e.g. V, 808 ; VIII, 73-74), plus certains autres (e.g. II, 670) — mais il est arrivé à Wolf d'en laisser passer (VII, 334-335, ou VIII, 524-525, qui sont marqués de l'obèle) —, et la condamnation de très rares passages absents des manuscrits (VIII, 548-552, rétablis par Barnes depuis le *Second Alcibiade* et dont le seul v. 549 possède une attestation manuscrite). Si Wolf se montre de la sorte généralement enclin à suivre la critique alexandrine dans ses athétèses, les corrections qui lui sont propres, quant elles ne ressortissent pas à la seule accentuation ou à des trivialités grammaticales, le révèlent assez peu aristarchéen et en général réservé, voire sceptique, envers la 'grammaire alexandrine' (Lehrs).

### **3° Philologie du passé et passé de la philologie : les hésitations de Heyne.**

Mise en chantier en 1783, la vaste édition commentée de **Christian Gottlob Heyne (1729-1812)**, *Homeri Carmina cum breui annotatione, accedunt uariae lectiones et obseruationes ueterum grammaticorum cum nostrae aetatis critica curante C. G. H., Leipzig & Londres, Weidmann & Payne et Mackinlay, 1802, 8 vol. petit in-8°, LXII + 691, 671, CXVIII + 619, VI + 704, 732, 656, 808 et 845 pp.*, n'a vu le jour qu'une vingtaine d'années plus tard et s'inscrit dans un rapport particulier à l'édition et aux *Prolegomena* de Wolf. Dans sa préface à l'*Iliade* de 1794, Wolf avait annoncé caresser le projet de procurer une recension nouvelle et rigoureusement scientifique d'Homère depuis son *adolescencia* ; cette ambition, ajoutait-il, à sa connaissance ne marchait sur les brisants de quiconque hormis son ami J. H. J. Köppen (1755-1791), comme lui disciple de Heyne et auteur d'un commentaire inachevé de l'*Iliade*, assez élémentaire (*Erklärende Anmerkungen zum Homers Ilias*, 1787-1791). Or le même Wolf inscrivait en tête de son *Iliade* scolaire de 1784, plagée de l'*exemplar Glasguense*, « (...) *hoc argumentum tractauit is, cuius manibus utinam tandem poeta ornatior prodeat, Homeri rectius legendi praestantissimus auctor, Heynius (...)* ». On ne pouvait se déjuger plus complètement à dix ans de distance, ni montrer pire âpreté scientifique. Sans prétendre trancher la question embrouillée des rapports professionnels et personnels entretenus par Heyne et Wolf, ni celle de la priorité de l'un ou de l'autre dans le champ de l'homéologie, il n'est pas niable que, sous le double rapport de leurs prétentions (et des droits affirmés) de chacun des deux hommes à produire l'édition enfin scientifique des épopées et de la revendication en paternité de la thèse pivot de la question homérique « Homère n'a point connu l'écriture alphabétique » (i.e. les poèmes n'ont pas été primitivement composés par écrit, mais oralement, et sont passés ensuite par une longue période de récitations) <sup>9</sup>, l'atrabilaire, ambitieux et secret Wolf a désiré ardemment couper l'herbe sous le pied du trop méticuleux, partant lent à publier, et surtout trop confiant, Heyne. Les torts qu'aurait eus ce dernier envers son disciple ne sont pas documentés, au contraire, semble-t-il bien, des mesquineries et des ironies froides envers Heyne dont la correspondance de Wolf pour l'année 1795 contient plusieurs exemples assassins. — Heyne *maior* représente la continuation, et à beaucoup d'égards la culmination, des méthodes philologiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, comme œuvre d'érudition, présente les mêmes mérites et les mêmes limitations que les plus belles des réalisations contemporaines (le Polybe et l'Athénée de

Schweighäuser, les *Oratores attici* de Reiske). L'édition s'ouvre sur deux volumes (I-II) donnant la préface générale et le texte arrimé à de courtes notes critiques (*digammi notitia*) et à une *brevis annotatio* (en fait un commentaire perpétuel dégagant les grandes lignes du texte et de son interprétation) ; le troisième volume présente une batterie d'introductions spécifiques (sur les éditions antérieures ; les manuscrits utilisés par les prédécesseurs de Heyne ; les scholiastes, lexicographes et grammairiens ; les secours manuscrits nouveaux apportés par Heyne) suivies par une version latine refaite ; le commentaire critique proprement dit occupe quant à lui les cinq derniers volumes (IV-VIII), sous forme de *Variae lectiones et obseruationes* groupées par chant et entrecoupées d'*Excursus*, au total de 53, sur des points particuliers (style, langue, métrique, realia, etc...) ou sur des questions de portée plus générale (le digamma, tel point d'élision, la chronologie des combats, la composition, etc...). Côté pile, une industrie inlassable a été apportée à la compilation et au perfectionnement de tous les acquis textuels des siècles précédents, présentés sobrement, rectifiés et complétés, dans les volumes de commentaire, à propos de chaque ligne du texte, par les notes propres à l'éditeur, par des citations abondantes et judicieuses des scholies anciennes (surtout les scholies A, dont la valeur était criante) et par des variantes manuscrites nouvelles recueillies par divers *adiutores*. Car Heyne, contrairement au mépris alors de mode pour les manuscrits vulgaires, n'a pas voulu laisser passer l'occasion qui lui était donnée de consolider et, si possible, accroître, les lumières disponibles, en faisant collationner un nombre assez élevé de témoins inédits ; pour les leçons de la plupart de ces derniers, les *Variae lectiones* et surtout le chapitre codicologique du tome III (*De subsidiis huius editionis*, pp. LXXXIII-CXII) ne sont toujours pas remplacés à l'heure actuelle. Une seconde princeps, d'après la formule de Allen *maior* (I, p. 267), « *this truly vast collection for many years dominated Homeric studies, and still holds the key to statements in the most modern editions* » : on y trouve en effet employées pour la première fois les scholies T à côté des leçons du Townleianus T, de l'Etonensis Et, du Bodleianus O<sup>8</sup> et des cinq manuscrits de Breslau W<sup>1</sup> à W<sup>5</sup>, ainsi, sans doute, que celles de l'Angelicus Ag. Côté face, l'entreprise n'a pas été conçue, puis réalisée, selon un plan et des méthodes suffisamment volontaristes<sup>10</sup> pour être autre chose qu'un répertoire commode et un magasin remarquablement ordonné et fourni, ni incarner la rupture radicale avec l'état du texte, encore bien composite, représenté par Clarke-Ernesti, que la publication de Villoison avait rendue indispensable — cette rupture qui, par profit de défaut, devait trouver son champion en Wolf. C'est que Heyne, quelques concessions que son texte fasse aux suppressions d'augment *more Ionico*, c'est-à-dire à la pure doctrine d'Aristarque, et aux leçons du Venetus 454 et des scholies anciennes, ne veut point faire table rase du passé ; ou plutôt, il demande que l'on mette de la mesure dans le changement et qu'on n'aille pas, à la légère, troubler la lettre reçue du texte, en y recevant des variantes de toutes provenances « *Multa possunt pro melioribus* », écrit-il de la sorte dans sa préface générale (I, pp. XLIII-XLIV), « *quam quae uulgata lectio suppeditat, nec tamen pro ueris, haberi (...). Sin autem nec uitium ea aliquot uulgatae lectionis eluit aut corruptelam tollit, quem fructum iam feremus ex ea recepta ? Verum ut multa alia praetermittam, quae subactiori iudicio facile occurrent, unum est quod multa critices auxilia similia respuit, uidelicet cura et religio, ne tenor totius carminis et habitus, qui studiose seruandus est, immutetur aut uarietur, ne alio loco antiquiora, aliis locis seriora et politiora apponamus* ». Ceci étant entendu, et dans la mesure où d'aussi bons juges que Pierron et Davison divergent sur la nature du texte établi par Heyne<sup>11</sup>, il vaut la peine de réaffirmer les principes qui l'ont inspiré. « *Verba poetae mihi ita prelo excudenda esse uisa sunt, ut nec nouarem temere, nec superstitiose retinerem uulgata. Cum lectio nostra Iliadis ex plurium grammaticorum curis coaluerit, fieri nequit, ut Aristarchea, aut aliqua alia lectio, διόρθωσις et ἔκδοσις, restituatur. Quid ? Quod si restitui posset, nullo cum litterarum beneficio id fieret, quandoquidem nulla est, ne Aristarchea quidem, quae in omnibus ac singulis probari possit. Deteriora itaque iis, quae nos iam habemus, interdum inducenda forent. Modestius itaque me acturum esse putauit, si lectionem probabilem retinerem, etiam in locis dubiis, nec mutarem, nisi manifesta et explorata re ; adspernor enim hanc gloriolam, quam criticum studium sibi laurea dignam*

*habere putat, ut, in lectione ambigua et in utramque partem haud improbabili, eiiciam receptam, ut paullo post alius editor succedat, qui antiquam repetat. Quamdiu de re aliqua, itaque etiam de lectione, iudicio fluctuante, in utramque partem potest disputari, neque est momentum, quod in alterutram partem praeponderet : nolim lectionem uulgatam mutare. Omnino lectionem scriptoris, quatenus illa typis expressa proponitur, si semel a naeuis et utiis librariorum purgata est, integram et intactam relinqui malim, ne turbemus legentium studium, qui in bonis exemplaribus lectioni iam adfuerint, ut antiquae artis opus ab artifice recenti reffectum improbat peritissimus quisque, et praefert mutila et praefracta, antiqua tamen et genuina ; ita non probandam rem esse censeo, lectionem coniecturis tolerabilibus forte, nec tamen assensum expugnantibus, interpolari (...) » (pp. XXXIX-XLI ; mon insistance). Heyne explique un peu plus bas de quelle manière il a procédé afin d'établir son texte et comment lui-même se représente sa différence avec Wolf 1784 : « (...) lectionibus, quas mutavi, pristinas subter ipsis poetae uerbis apposui. Exemplar prelo subiiciendum adornaueram Wolfianum prioris editionis ; non enim illo tempore altera editio prodierat. Maluissem sane me hac altera uti potuisse, quam, ad Veneti maxime codicis lectionem, ille comparauit. Enimuero nec animi nec consilii satis erat, ut totam operae telam iterarem ; tum pleraque iam ante non modo ex Veneto, uerum ex aliis quoque codicibus, ipse mutaueram ; pauca enim sunt, quae non, iam ante Venetum inspectum, e codicibus Cantabrigiensi, Io. Mori, Barocc. Lips. Townl. correcta essent, in aliis, quod in re critica aliter fieri nequit, a uiri doctissimi iudicio uidebam me recedere ; nolebam uero cum eo ullo modo in certamen descendere ; contra uero hoc agebam, ut laus ei sua in Homericis restituendis maneret integra et illibata ; ita ut, quisquis in his operam ponere uoluerit, comparet utramque recensionem, et ipse arbitrium ferat » (pp. XLIV-XLV ; je souligne). En dépit donc des apparences, l'adhésion de Heyne à la vulgate auquel était parvenue son temps, *Vorlage* qui se retrouve chez lui toilettée d'après les indications des manuscrits et des grammairiens anciens dans les seuls cas où des fautes matérielles flagrantes peuvent être postulées en amont de la tradition médiévale, signifie non pas que Heyne considérait pour sacro-sainte ladite vulgate, mais qu'il en plaçait l'attestation historique, en tant que forme du texte, au dessus des desiderata de la philologie de son époque. S'il s'est résolument engagé dans la voie, qui devait s'avérer tellement féconde, du rétablissement linguistique que n'avait même pas soupçonné Wolf, c'est que, convaincu du bien-fondé de la découverte du digamma par Bentley par les démonstrations qu'en avaient données la section IV des *Miscellanea critica* de R. Dawes (1745) et l'*Analytical Essay on the Greek Alphabet* de Payne Knight (1791), Heyne a reconnu formellement comme des états inauthentiques toutes les chevilles (monosyllabes élidés, nus euphoniques) qui s'étaient infiltrées au cours de l'Antiquité de manière à effacer les collisions de voyelles et / ou les licences prosodiques inexplicables en dehors de l'incidence du son /w/. Convaincu de tenir dans cette oblitération d'une lettre et d'un phonème archaïques autant de traces indubitables du rajeunissement de la forme textuelle de l'*Iliade*, il les a rétablis l'un et l'autre, sinon dans le texte même (où son intuition lui dictait que le digamma ne pouvait guère faire bon ménage avec la division de mots et les autres conventions graphiques post-classiques), du moins dans l'ébauche d'apparat critique que constituait la *digammi notitia*, en retournant à la forme onciale des mots et des groupes de mots (métriquement) concernés. « *Nec poneret, nisi certa, saltem probabilis ; tum uero, ut accuratius prosequeretur nonnisi ea quae metricum usum haberent, ad explendos hiatus* » (VII, p. 726). Cette nouveauté est argumentée au long de trois importants excursus du tome VII : *De digammi placita, quae in Homero probanda esse uidentur* (pp. 708-726), *Recensus uocum Homericarum, quae digammi uestigia seruare uidentur* (pp. 726-765) et *De digammi usu in media uoce* (pp. 765-772). Il y manque certes la fermeté et le souci de précision que l'on attend aujourd'hui de ce type de synopses, mais un sens très fin de la langue grecque a permis à Heyne d'éviter bon nombre des étymologies aberrantes qui dépareraient chez Payne Knight. Ceci étant, la philologie propre de l'éditeur a ses limites : inférieur à Wyttenbach ou Schweighäuser sur le plan des connaissances pures, Heyne tend à cataloguer les faits et à les mettre en valeur plutôt qu'à formuler explicitement des jugements sur la base de*

l'évidence disponible ; son indécision en matière philologique, notamment dans les excursus les plus techniques, lesquels n'étaient point son étude de prédilection, le fait maintes fois paraître interminable ; enfin, il a commis une énorme erreur d'appréciation, lourde de conséquences pour l'avenir<sup>12</sup>, sur la personnalité des Quatre cités dans les scholies A, ce qui l'a conduit à présenter leurs annotations de façon absolument anonyme, comme s'il ne citait jamais que les propres mots byzantins des scholiastes (voir Pierron, I, pp. CIV-CVII, CVIII-CX). Nonobstant ces bavures, la grande édition Heyne représente bel et bien un monument de science homérique *modeste* et solide, dont le latin vigoureux, sinon plaisant, exprime ce qu'il veut dire sans les obscurités, les détours et les maniérismes tacitéens de Wolf (je ne comprends pas comment Pfeiffer, *History of Classical Scholarship*, II [Oxford, Clarendon Press, 1976], p. 174, a pu qualifier le latin des *Prolegomena* de « *unconventional, and yet clear* »), et qui paie toujours, d'une manière ou d'une autre, la peine passée à en parcourir le commentaire<sup>13</sup>.

Il en existe deux *editiones minores*, plus celle de 1804, à l'usage des classes, que je n'ai pas cherchée. La première, très soignée, voire luxueuse (le tirage de 1834, dont j'ai une copie, est bellement imprimé sur vélin et relié pleine peau), reprend la matière des deux premiers tomes de 1802 (texte et *digammi notitia* — en minuscules — en haut de la page, puis commentaire latin abrégé et renouvelé des petites notes de la grande édition), auxquels elle ajoute en bas de page, par une heureuse innovation, les 'petites scholies' ou scholies D et, à la fin du tome II, pp. 488-516, deux indices, *nominum* et *uerborum*, puis les *Allégories homériques* du pseudo-Héraclite avec des notes critiques (pp. 1-61) : **ΟΜΕΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. Homeri Ilias cum breui annotatione curante C. G. H., accedunt scholia minora passim emendata, Oxford, E typographeo Academico, 1821, 2 vol. gr. in-8°, VIII + 569 et 516 + 61 pp.** La seconde a paru simultanément à Londres en 1819 chez deux éditeurs connus pour leurs contrefaçons bon marché de livres classiques, J. B. Dove et Richard Priestley, et offre des matières peu différentes dans une typographie moins nette : **Homeri Ilias cum breui annotatione, curante C. G. H., subiicitur Appendix excursuum VIII de maiore Iliadis Heynianae editione excerptorum, 2 vol. in-8° en pagination continue.**

#### 4° Le savoir momifié : la seconde édition Wolf.

La deuxième édition wolfienne, annoncée sous le titre général **ΟΜΗΡΟΥ ΕΠΗΧ. Homeri et Homeridarum Opera et Reliquiae ex recensione Fried. Aug. Wolf**, a paru chez G. I. Göschen, à Leipzig, en deux fois deux vol. in-8° carrés, parfois présentés indépendants mais plus souvent reliés en deux tomes, contenant respectivement l'*Iliade* précédée de prolégomènes (1804 : XCVI + 421 et 445 pp. dont deux eaux-fortes) et l'*Odyssée* suivie du corpus homérique (1807 : 291 et 434 pp. + 3 gravures) **ex ueterum criticorum notationibus optimorumque exemplarium fide nouis curis recensita**. Assez fréquemment reproduit jusqu'en 1817, ce qui complique les renvois, c'est cet ensemble complet que mentionnent ceux des philologues qui ont poussé leurs études homériques jusqu'aux vieilles éditions (e.g. Pfeiffer, *History...*, II, p. 174, note 4). La publication est pourtant fort décevante. La *Praefatio nouae editionis* (pp. XXIX-XCVI) est plus intéressante que celles de 1794 (reproduites pp. I-XXVIII), *per se* et du point de vue des principes éditoriaux de Wolf, car elle condescend enfin à traiter avec un certain détail de la *constitutio textus* (extraits chez Pierron, II, *Appendice V*, pp. 567-574), et le texte odysseén est donné sous une forme qui, plus correcte que celle de Clarke-Ernesti, signale pour la première fois certaines des interpolations les plus criantes du point de vue de l'attestation manuscrite (I, 141-142 ; II, 191, 393 ; III, 78 ; III, 493 ; etc...). Néanmoins, en dehors des *summaria*, l'annotation critique brille toujours par son absence et le recours aux gravures (signées non pas de Flaxman, comme le répètent à l'envi les catalogues, mais de J. Adolf Roßmäsler [1770-1821]) suggère que l'intention du libraire était de produire un livre d'art au moins autant que de science (« *singularly beautiful and correct* » J. E. Sandys, *A History of Classical Scholarship*, III [Cambridge, C.U.P., 1908], p. 58).

## 5° Illusions linguistiques I : l'*Homerus restitutus* de Payne Knight.

Comparée à cette présentation (et à ces prétentions critiques) allégées, la fameuse édition de **Richard Payne Knight (1750-1824)**, *Carmina Homerica, Ilias et Odyssea. A rhapsodorum interpolationibus repurgata, et in pristinam formam, quatenus recuperanda esset, tam e ueterum monumentorum fide et auctoritate, quam ex antiqui sermonis indole ac ratione, redacta, cum notis ac prolegomenis, in quibus de eorum origine, auctore, et aetate, itemque de priscae linguae progressu, et praecoci maturitate, diligenter inquiritur opera et studio R. P. N.*, Londres & Paris et Strasbourg, In aedibus Valpianis & apud Treuttel et Wurtz, 1820, **petit in-4°**, 109 + 514 + 105 pp., avec son encyclopédisme affiché et le caractère agressif de sa critique textuelle et génétique, semble appartenir à un autre univers philologique. De plus, Payne Knight soutient l'exact opposé des principes (dits) wolffiens : les poèmes ont commencé par être complets, aux alentours du VIII<sup>e</sup> siècle, puis les rhapsodes les ont reçus, chantés dans leur ionien vernaculaire et dépecés aux fins de récitation en rhapsodies autonomes, incorporant maints vers et épisodes nouveaux, ce à quoi les Pisistratides ont remédié d'imparfaite manière en revenant à la continuité originelle, sans expurger toutes les interpolations ni toucher à la modernisation ionienne du texte, c'est-à-dire sans revenir aux graphies primitives (digamma, éolismes, etc...). Comme dans le cas de la grande édition de Heyne, le titre complet exprime fort justement les intentions de l'auteur, tout en révélant le décalage entre ce qu'il était possible de faire avec les connaissances de l'époque et l'ambition affichée de retrouver partout la vraie forme homérique du texte. « Ce très-docte vieillard avait conçu une idée exagérée des ressources dont un labeur acharné l'avais mis en possession. Il croyait sa science de l'alphabet complète, et elle ne l'était pas. (...) Ses efforts ne pouvaient donc aboutir qu'à des vérités ou plutôt des probabilités partielles. Il a voulu construire un système, et c'est ce qui l'a perdu. S'il n'avait publié que ses *Prolegomena in Homerum*, son nom serait encore en honneur. Il a publié sa restauration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ; et son nom n'est plus guère, dans la mémoire des hommes, que celui d'un sot ou d'un insensé » (Pierron, I, pp. CXIV-CXV). Le texte est présenté restitué dans son orthographe et en sa séquence de vers présumées originelles, sans accentuation et avec le digamma restauré (quasi-)systématiquement en cas de collision de voyelles, à plusieurs dérogations près, toutefois, les unes obligatoires à la clarté et à l'intelligibilité (utilisation de la minuscule, de la coupure de mots, des majuscules aux noms propres, de la ponctuation), les autres plus idiosyncratiques (recours aux consonnes aspirées φ, θ, χ et aux voyelles longues η et ω, majuscule à l'initiale de chaque vers). Les partis pris arbitraires de Payne Knight en ce qui concerne sa doctrine orthographique, d'étymologie empirique au sens où l'éditeur s'est déterminé sans connaissance de fond des dialectes, en fonction de sa maîtrise des théories confuses des grammairiens anciens et, surtout, des graphies et des quantités des lettres et des syllabes qu'il savait attestées, pour les avoir collectées, dans les inscriptions et les monnaies archaïques qui pouvaient être à ce moment-là disponibles en Angleterre, sont innombrables, et l'hétérogénéité graphique de son texte, véritablement choquante : ξ et ψ ne sont pas transcrits de manière unanime, mais rendus respectivement par κσ, χσ, γσ et par πσ, βσ et même φσ ; Η est traité comme une voyelle propre et distingué de l'aspiration Ḥ ; et le digamma manque à un certain nombre de mots où celui-ci était théoriquement possible (d'après la pratique knightienne). À côté de cela, il faut faire la part, et elle est considérable, aux erreurs, négligences matérielles (confusion typographique entre F et Ḥ) et monstruosité, que l'état contemporain de la science orthographique n'excuse certainement pas toutes. Erreurs signalées donc que εΙ résolu en ΕΕ sans nécessité métrique, voire au prix d'un artifice (ainsi ... αρ|ηγḤεḤν | [*Il.* I, 521] ou ... ḤεḤναι | [*I.* 564] ne forment le dactyle incomplet du dernier pied qu'à la condition de postuler une synizèse bien peu correcte à cet endroit), et les diphtongues αυ, ευ et ου converties sans exception en αF, εF et οF (moins souvent, sans que la raison de la distinction en apparaisse toujours clairement, en οο). Quant aux secondes, nous pourrions nous contenter de répéter, de deuxième ou de troisième



main, que le digamma est introduit à 22 reprises dans les dix premiers vers de l'*Illiade* (Pierron, I, p. CXVI) ou que le titre en est orthographié  $\text{FLAFIA}\Sigma$ . Il est plus utile de rassembler, à des fins d'illustration, un palmarès de ces graphies fantastiques qui nient les règles les plus évidentes de la morphologie grecque à chaque instant chez Payne Knight :  $\nu\alpha\text{Fi}$ ,  $\theta\upsilon\text{F}\mu\omega\nu$ ,  $\eta\text{tiF}\mu\eta\sigma\epsilon\nu$ ,  $\lambda\upsilon\text{F}\sigma\alpha$ ,  $\kappa\upsilon\text{F}\mu\alpha$ ,  $\alpha\text{tiF}\mu\sigma\alpha\text{ti}\eta$ ,  $\Delta\sigma\epsilon\text{F}\zeta$ ,  $\tilde{\text{A}}\epsilon\text{F}\sigma\text{F}'$ ,  $\alpha\text{F}\tau\sigma\text{F}\sigma$ ,  $\phi\alpha\text{F}\sigma$ ,  $\mu\upsilon\text{F}\theta\sigma\nu$ ,  $\pi\rho\sigma\eta\text{F}\upsilon\text{F}\delta\alpha$ ,  $\pi\epsilon\delta\iota\lambda\text{F}\alpha$ ,  $\pi\alpha\nu\tau\sigma\iota\sigma\text{F}\zeta$ ,  $\Lambda\alpha\text{F}\sigma\text{F}\zeta$ ,  $\text{A}\chi\alpha\text{ti}\text{F}\sigma\text{F}\zeta$ ,  $\delta\sigma\rho\text{F}\iota$ ,  $\alpha\text{ti}\text{F}\sigma\lambda\sigma\pi\omega\lambda\sigma\text{F}\zeta$ ,  $\alpha\text{F}\upsilon\text{F}\tau\eta\zeta$ ,  $\sigma\lambda\sigma\text{F}\sigma\text{F}\sigma$ ,  $\pi\rho\sigma\text{F}\iota\text{F}\epsilon\epsilon$ ,  $\pi\alpha\text{ti}\delta\sigma\iota$ ,  $\tilde{\text{A}}\sigma\mu\iota\lambda\text{F}\sigma\text{F}\sigma$ ,  $\text{F}\epsilon\text{ti}\text{F}\sigma\text{F}\theta\epsilon\sigma\zeta$ ... Sur le fond, l'éditeur avait présenté, avec un certain luxe de détails sinon avec ordre et méthode, sa stratégie éditoriale dans un volume de Prolégomènes, dès sa parution quasiment introuvable en dehors d'Angleterre<sup>14</sup>. Tout bien pesé, les exconctuations forment encore la part la plus scientifique et la plus durable de l'œuvre de Payne Knight, malgré leur extrême témérité (pour le seul chant premier de l'*Illiade*, l'un des moins attaqués chez lui, il supprime les vv. 47, 80-83, 113-115, 139, 177, 244, 265-268, 295-296, 366-392, 403, 473-474 et 486), tant sur le plan diagnostique (toutes ces athétèses matérialisent une difficulté critique, le plus souvent imaginaire ou arbitraire, quelquefois en revanche bien réelle), que comparativement à la *constitutio textus*. A l'inverse, le fait que certaines restitutions linguistiques de Payne Knight soient encore assez régulièrement mentionnées par les apparats, voire adoptées dans les textes, d'éditeurs aussi différents que Fick et West, ne prouve rien quant au *mérite* particulier de leur inventeur, étant donné que, dans la masse énorme de ses changements, il était statistiquement probable, pour ne pas dire inévitable, que le polymathe anglais ait mis plus d'une fois dans le mille. Il me semble en conséquence bien vain de lui attribuer *verbatim* le mérite, entre autres, de la restauration d'une désinence résolue en - $\sigma\sigma$  / - $\epsilon\epsilon$  ou d'une conjecture impliquant un digamma pour la métrique. « Nous ne sommes pas là pour perpétuer notre propre mémoire », écrivait Wilamowitz (*Einleitung in die griechische Tragödie* [Berlin, Weidmann, 1884], p. 248)

### **6° Un excerpteur de Heyne : Spitzner.**

On passera très vite sur **Franz Spitzner (1787-1841)**, *Homeri Ilias recensuit et breui annotatione instruxit F. S. Saxo, Gotha & Erfurt, Hennings, 1832-1836, 4 tomes en 1 ou 3 vol. in-8°*, dans la mesure où il s'agit d'un abrégé de Heyne *maior*, fort judicieusement conçu et réalisé, mais tombé depuis longtemps en discrédit en raison des progrès accomplis par la critique textuelle. Sauf exceptions, la leçon ne vaut pas davantage que celle du modèle, voire recule en deçà, dans la mesure où Spitzner ne fait aucune concession à Wolf et a peu (ou pas du tout) fait son profit des travaux parus dans l'intervalle, en particulier le *Lexilogus* de P. Buttman (1818-1825). Quant au commentaire, s'il présente une incontestable utilité en ce qu'il dispense d'avoir à parcourir les cinq gros volumes de Heyne, il simplifie quelquefois à l'excès en réduisant la riche documentation de celui-ci à une brièveté, et à un schématisme, fatalement dogmatiques en plus d'une occasion. En outre, dans la pratique, Spitzner est peu ou pas utile lorsque son modèle ne prenait pas position ou lorsque aucune conclusion ferme ne ressortait de sa discussion ; en ces cas, relativement fréquents vu le manque de tranchant de la philologie de Heyne, c'est à peine si l'éditeur second se risque à hasarder un verdict ou une appréciation timides. On le trouve de même indûment hésitant ou enclin à l' $\epsilon\pi\sigma\chi\eta$  face à d'innombrables appréciations heyniennes, qu'il lui appartenait pourtant, écrivant après lui, de soupeser et arbitrer. C'est ainsi qu'il se contente d'un « *lectio dubia admodum et incerta* » à propos de la variante fournie par le *Contre Ctésiphon* d'Eschine à l'*Illiade*, XXXIII, 84 ; or Heyne (VIII, p. 373), affirmait sans détour « *in Aeschinisci codice sic legebantur : \omega\varsigma \delta\mu\omicron\upsilon\hat{\nu} \epsilon\tau\rho\alpha\phi\epsilon\mu\acute{\epsilon}\nu \pi\epsilon\rho. Habes iterum exemplum grammaticae minus doctae in Homericis, et hoc quidem loco, caussam iustam suspicionis, correcta esse plura a grammaticis (...)* », avant de renvoyer à son Excursus des pp. 540-554 (*Salebrae interpretationis et criticae ex grammatica Homeri imperfecta*, p. 540).

## 7° Bothe homériste, ou le jeu de la mosaïque.

Avec l'édition complète de **Friederich Heinrich Bothe (1770 ?-1855)**, *Homeri Carmina recensuit et explicuit F. H. B., Leipzig, Hahn, 1832-1833, 6 tomes en 4 vol. grand in-8°, VI + 377, 338 + 328, 270 + 271 et 552 pp.*, nous revenons au modèle consacré de l'*editio cum notis uariorum*, c'est-à-dire de la compilation plus ou moins raisonnée et digérée, sans conception bien précise quant à la direction dans laquelle perfectionner l'exégèse. « *Feci igitur et ego, quod potui, sedulo ; cumque non tam illud ageretur, ut noua proferrem in medium, quam ut delectum adhiberem ad ea, quae uiri docti cum ueteres tum recentiores commentati essent, libris eorum, quotquot aut coëmi aut ex amicorum publicisque bibliothecis arcessi poterant, comparatis, propriisque etiam conquisitis et uelut ad regulam et libellam conditionis, quae nunc est, harum litterarum schedis Homericis, dedi me ad scribendum* » (I, pp. V-VI [*Praefatio*]). Malgré la modestie (et la confiance en soi mitigée) de l'éditeur, pareil retour en arrière était nocif en ce qu'il proposait à l'homériste, plutôt que de chercher à faire comprendre le poète en produisant à son propos un savoir philologique aussi assuré et personnel que possible, de faire étalage de son érudition et de son ingéniosité à utiliser la teneur des annotations, bonnes, moins bonnes et fantaisistes, de ses prédécesseurs comme autant de matériaux bruts, d'éclats de mosaïque, qu'il suffisait d'agencer et de faire se répondre entre eux pour obtenir une illustration décente de l'auteur à éditer. Comme édition et comme interprétation, rien d'étonnant au fait que Bothe fût suranné au moment même que de paraître. Sur le plan du texte, bien qu'il ait tenu le plus grand compte des *Prolegomena ad Homerum* et de l'édition wolfienne de 1804-1807 et qu'il cite et utilise les scholies A pour l'*Iliade*, notre homme se comporte de tout point comme si Wolf et Villoison n'avaient jamais rien publié : la leçon iliaque, très conservatrice, représente un compromis entre l'ancienne vulgate de Clarke-Ernesti et la vulgate perfectionnée de Heyne, quitte à être modifiée dans les notes quand l'éditeur s'en estimait insatisfait (bien trop rarement à l'aune des difficultés soulevées par son conservatisme). La leçon de l'*Odyssée*, régulièrement discutée en note, est plus rétrograde encore car très proche de Clarke-Ernesti. Le texte sur le haut des pages est donc sans valeur ni mérite particuliers. Le commentaire, très développé mais trop compact et peu lisible (composition serrée, typographie réduite, notes agglutinées par courtes sections de vers séparées par de simples tirets), varie en fonction de la nature des secours critiques disponibles. Celui de l'*Iliade* emprunte la forme d'une annotation perpétuelle critique et exégétique, incorporant de façon souvent judicieuse les leçons et les notes d'Apollonios le Sophiste, Henri Estienne, Barnes, Clarke, Ernesti, Heyne, Köppen, Wolf et du premier tome de Spitzner, à l'apport documentaire des scholies, d'Eustathe, des grammaires de Thiersch et Matthiae, et à l'expertise personnelle de l'éditeur, spécialiste des Tragiques (ce qui leur vaut une présence parfois disproportionnée parmi les parallèles). Celui de l'*Odyssée*, diffus et beaucoup moins élaboré, se réduit pratiquement à une pile de citations et d'extraits empruntés, en dehors d'Eustathe, des vieilles éditions et de certaines éditions spéciales divulguant les leçons de tel ou tel manuscrit, aux travaux suivants : Boissonnade, édition parisienne de 1824 ; F. G. Eichhoff, *Études grecques sur Virgile ou Recueil de tous les passages des poètes grecs imités dans les Bucoliques, les Géorgiques et l'Énéide, avec le texte latin et des rapprochemens littéraires*, Paris, Delalain, 1825, 3 vol. et XII + 1174 pp. ; Nitzsch, *Erklärende Anmerkungen zur Homer's Odyssee*, 1826- . Sauf le dernier titre, remarquable de par son érudition mais dont Bothe n'a hélas connu que le premier volume, ces ouvrages superficiels n'apportaient pas de lumières très solides ou nouvelles ; c'est dire si la principale valeur du commentaire odysseén est de baliser, beaucoup plus largement que ne pouvaient les notes succinctes de Clarke-Ernesti, les acquis des générations précédentes. Reste la philologie de Bothe — lorsque l'éditeur a ressenti le besoin d'exprimer une opinion.. Son exégèse personnelle est alors généralement pertinente, dans sa modestie, quand il s'agit d'expliquer ou d'éclaircir le texte, malgré l'ignorance à peu près totale

de la ‘grammaire alexandrine’, et la collection de *loci similes* poétiques représente une avancée (minime quoique réelle) par rapport au dernier effort en la matière, celui de Barnes (1711). Parmi les bonus ajoutés par l’éditeur, encadrés entre les *Indices uerborum* et *nominum priorum*, renouvelés de Clarke-Ernesti, un bon index thématique (IV, pp. 519-529) et des *Addenda et Emendanda* (IV, pp. 383-408) qui méritent une exploration attentive. Au total, l’ensemble, malgré son application consciencieuse des ressources disponibles, manque de maturation, demeure un peu superficiel et se ressent d’une approche passiviste de la philologie.

### 8° Illusions linguistiques II : Brandreth réviseur métrique.

Si la jolie petite édition de **Thomas Shaw Brandreth (1788-1873)**, *ΟΜΕΡΟΥ ΦΙΛΙΑΣ littera digamma restituta ad metri leges redegit et notatione breui illustravit T. S. B., Londres, Pickering, 1841, 2 tomes en 1 vol. in-8°, VI + 370 et 370 pp.*, mérite quant à elle un reproche, c’est en raison des limitations qu’a bien voulu lui donner son auteur et non certes pour le faire incertain ou les lacunes documentaires de ce dernier (ce qui ne signifie pas qu’il soit de tout point irréprochable, loin s’en faut). Reprenant les choses là où les avait laissées Payne Knight<sup>15</sup>, et en se payant le luxe d’une injuste dépréciation des mérites de Heyne (« *Heynius in editione sua locupletissima Bentleii notas in margine edidit ; ipse tamen in hac re minus feliciter uersatus est* »), Brandreth s’est lucidement fixé pour tâche d’établir un texte restaurant les seules incidences du digamma nécessités par la métrique et l’effacement de l’hiatus — ce dont il devait s’expliquer trois ans plus tard dans sa *Dissertation on the Metre of Homer* (même éditeur, 1844, VI + 136 pp.). « *Cum iam inter omnes constet* », écrit-il au début de sa Préface de 1841 (p. V), « *Homerum litteram digamma in scriptis adhibuisse, neque sine ea aut metri aut Grammaticae eius ratio stare possit, gratum me facturum uiris doctis existimaui, si editionem concinnarem, in qua exhiberetur. Quanquam autem de littera ipsa dubitatio nulla sit, incertum admodum esse uidi, quatenus eam uoces adsciscant. Mihi propositum, digamma nulli uoci praeponere, ubi iusta restet dubitatio. Hiatus uitasse Homerum constat ; digamma, ut exhibui, mille septingentos et quinquaginta circiter tollit ; alios circiter centum uariis remediis sustuli. Timidi quidem et ignaui partem duxi, emendationem, quae mihi certa uideretur, in notas relegare ; nihil tamen nouaui, nisi monito lectore.* » La démarche trouve son origine dans la constatation, pour partie exacte, pour partie profondément pessimiste et injuste, que « *codex nullus est, qui non innumeris uitiis scateat, nec quem sincerum edere liceat ; Homeri scripta ad prosodiae et grammaticae leges, quae tamen ex ipso petendae sunt, editori omni refingenda sunt* » (Préface, p. V, à la suite). Et Brandreth de terminer en énonçant les modalités régissant son retour à une forme plus correcte du texte iliaque : « *uocum omnium, quae digamma postulant, censum iniui, et loca, quae aduersantur, notaui. Haec mihi agenti, quaedam aliases emendanda obtulerunt ; quaedam ad ueterem linguam reuocaui ; quaedam transposui ; in quibusdam synonyma sustuli. Versionem Latinam non adieci, sed loca difficilia in notas explicare conatus sum. Accentus denique falsi et recentis indicia omisi* » (à l’exception de l’esprit rude, marque de l’aspiration qu’il fallait évidemment noter vu que Brandreth évitait le Ᾱ de Heyne [*digammi notitia*] et Payne Knight — le signe si commode *h* n’avait pas encore été inventé — et dont la présence suffit en outre, en bien des cas où la collision de voyelles se produit à la césure sans que la quantité s’en trouve modifiée, à éviter effectivement l’hiatus). C’était en effet progrès que d’écrire, à la suite de Brandreth, ες δ’ ερετας εκρινεν εφεικοσιν, ες δ’ εκατομβην en I, 309 au lieu du ες δ’ ερετας εκρινε Φεικοσιν, ες δ’ ἄεκατονβην de Payne Knight (ἔκρινε Φεφείκοσι Heyne), et nombre de ses conjectures, retenues *in textu* ou suggérées en notes, anticipent le premier traitement réellement scientifique du digamma, celui de Bekker dans son effort pour atteindre un état pré-alexandrin du texte. D’un autre côté, l’éditeur anglais s’est malheureusement maintes fois laissé guider par des préconceptions dont Payne Knight, malgré ses vices, était exempt (je vise surtout ῥ- transcrit sans

exception aucune Ϝρ- : voir Chantraine, *Grammaire homérique*, I, pp. 177-178). Brandreth aussi rétablit ou suppose des digammas là où d'autres solutions moins drastiques étaient à portée de la main : ainsi en III, 351 Ζευ Ϝανα, δος τισασθαι, ὁ με προτερος κακ' εϜρεξε, seul le premier digamma est justifié, puisque Ϝάνα évite l'élision de la diphtongue précédente, fatale au mètre ; l'adoption de la conjecture κακ' εϜρεξε, inspirée de κακ' ἔρεξε Bentley, est, elle par contre fautive, du point de vue de l'*examinatio*. La leçon de la vulgate κάκα ἔοργεν ne suppose pas ici κάκα ἔοργεν ainsi que le croyait Bentley, ce qui rend le vers hypermétrique, la syllabe finale de κάκα ne pouvant s'élider en raison du digamma, mais ἔοργεν comme l'avait déjà vu Heyne *maior*, IV, p. 522 (c'est lui l'auteur de la distinction entre les deux formes concurrentes, complémentaires selon les nécessités métriques, de ἔοργα, ἔφοργα et ἔεφοργα), ce qui rend cette élision licite. Enfin, Brandreth ne s'est pas suffisamment gardé de ces digammas vains à la fois du point de vue métrique et morphologique, dont on trouve d'éclatants exemples quand il imprime à la fin du vers Ϝμειλινον εγχος en V, 655 ou την δε Ϝμεγ' οχθησας προσεφη Ϝνεφεληγερετα Ζευς en I, 517 (cf. IV, 517 ... Ϝμοιρ' επεδησε, où l'oblitération du spondée quatrième Δι|ῶρῆα scandé avec une synizèse permettait – ~ ~ | μοῖρα πέδησε), tandis qu'il en omet d'autres sans s'en expliquer dans ses notes malgré l'incidence métrique de leur présence ou de leur absence (en III, 60 αiei toi κραδιη, τελεκυς ὡς, εστιν ατειρης le digamma rétabli par Bentley, Ϝως, fait position pour la dernière syllabe de τέλεκυς, sans quoi il faudrait supposer, avec Bekker, Christ et Van Leeuwen, la voyelle υ, brève par nature, allongée au temps fort). L'effort de Brandreth, passé complètement inaperçu de ses contemporains puis oublié par la postérité, est aujourd'hui de mieux en mieux apprécié par les connaisseurs du texte homérique ; à raison, car il n'est aucunement méprisable, grâce à la netteté de son dessein et à la conscience qui a présidé à son exécution, et il mérite une place, honorable quoique nécessairement mineure, parmi les éditions 'linguistiques'.

### 9° Une édition bien française : l'Iliade de Dübner.

On ne peut pas en dire autant d'un travail qui a eu un certain retentissement en France, vu l'état malheureux dans lequel languissaient alors les études homériques et classiques<sup>16</sup> : **Friedrich Dübner (1802-1867), ΟΜΕΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. L'Iliade d'Homère. Texte revu avec sommaire et notes en français par F. D., Paris & Lyon, Lecoffre, 1848, in-12°, X + 735 pp.** Le titre pourrait donner le change : le texte n'a aucunement été retravaillé, dans la mesure où il est identique à l'*Iliade* Didot (1837), qui elle-même recopiait Wolf avec servilité via le démarquage qu'en avait donné Dindorf (edd.<sup>1-2</sup>), si ce n'est en un petit nombre de passages où Dübner *in nota* prend ses distances d'avec Wolf, essentiellement pour ce qui est du refus — esthétique — d'athétiser des lignes mal attestées. Sans parler de la rhétorique ampoulée et verbeuse de la Préface (pp. VII-X) — Dübner s'y appesantit sur « cette vérité démontrée pour [lui] : *que la poésie d'Homère offre un art parfait et l'image d'une haute civilisation* » (p. VIII ; italiques de l'original) —, divers indices, comme l'omission *pudoris causa* de III, 441-448, proclament le caractère scolaire, et même élémentaire, plutôt qu'à proprement parler classique, de cette édition. Envisagées sous cet angle, les notes de Dübner, tout adaptées qu'elles fussent, voire parfois traduites, du commentaire de Bothe, n'étaient pas totalement inutiles en ce qu'elles paraphrasent en prose grecque les termes poétiques ou rares et fournissent un bon nombre d'éclaircissements basiques de syntaxe et de prosodie. Mais l'apport personnel de l'éditeur est loin de posséder la solidité requise, il y a encore par trop de diffusion, voire de verbiage, dans ses bas de page (citations de Dugas-Montbel sur tel point d'appréciation littéraire, rapprochements esthétiques avec divers textes anciens, imitations

virgiliennes...), et les observations correctes nouvelles qui y apparaissent à l'occasion contrastent impitoyablement avec ses aberrations de jugement sur le caractère des leçons alexandrines.

### **10° Un tournant aristarchéen : l'édition quatrième de Dindorf.**

La décennie 1850-1860 représente un tournant dans les études homériques, suite à la parution des deux éditions, diamétralement opposées sous le rapport des principes et de la conception, mais également importantes de par l'innovation philologique qu'elles incarnent, et, serais-je tenté de dire, à peu près également dilettantes dans les limites de la personnalité scientifique de chacun des deux éditeurs, de Dindorf<sup>4</sup> et de Bekker<sup>2</sup>. Entièrement convaincu par la démonstration de la sûreté des méthodes philologiques et éditoriales d'Aristarque donnée par K. Lehrs (*De Aristarchi studiis homericis ad praeparandum Homericorum carminum textum Aristarcheum*, 1833), et, partant, rallié aux vues de celui-ci sur la nécessité de remonter au texte établi par l'Alexandrin, en tant que la source homérique la plus rigoureusement documentée qui se puisse atteindre, **Wilhelm Dindorf (1802-1883)** a, dans ses *Homeri Carmina ad optimorum librorum fidem expressa, curante G. W. (...) Pars I Iliadis I-XII. Pars II Iliadis XIII-XXIV. Editio quarta emendatio*, Leipzig, Teubner, 1855, 2 vol. in-8° séparés ou 2 tomes en 1 vol. in-8° et XXVIII + 504 pp., puis dans son *Odyssée* Teubner de 1856 (*Homeri Carmina (...) Pars I Odysseae I-XII. Pars II Odysseae XIII-XXIV, 2 vol. et XIV + 471 pp.*), donné ce qui aurait sans doute été le plus signalé exemple de *retractatio* philologique du XIX<sup>e</sup> siècle si l'esprit de finesse — pour parler comme Pascal — avec lequel l'apport aristarchéen avait été passé au crible, avait égalé la bonne volonté mise à la tâche. Tout en effet se rapporte à la *mesure* ayant présidé à la mise à contribution d'Aristarque dans l'établissement du texte, à l'*examinatio* : « *uerum quum postero tempore diligentius peruestigatis lectionis Homericae fontibus et nouis etiam apertis plurima aliter quam Wolfius fecisset instituenda fuisse quum ab aliis tum ab me ipso intellectum esset, non committendum putauit ut, quum haec editio iterum iterumque imprimenda esset, Wolfi repeterem recensionem. Ita factum est ut non solum tertia, sed magis etiam quarta haec editio ualde dissimilis euaderet editionibus meis duabus primis propriusque accederet ad recensionem Aristarchi, quatenus eam ex grammaticorum excerptis, copiosis in Iliade, ualde ieiunis in Odyssea, cognitam habemus. Quamquam ne hanc quidem per omnia sequi licuit. Nam etsi Aristarchus non solum ingenio, doctrina artisque criticae facultate, sed etiam subtili sermonis Homericum cognitione grammaticos ceteros omnes longe superauit, (...), tamen in ea quae tum erat horum studiorum conditione fieri non poterat quin multa uel ab aliis accepta probaret uel ipse proponeret quae hodie, arte critica perfectioribus quam quibus Graeci ueteres utebantur legibus adstricta, improbanda sunt. Quo factum est ut lectiones uel ex utraque uel ex alterutra Aristarchi editione ab scholiastis memoratas locis repudiandas esse iudicauerim circiter ducentis et quinquaginta in Iliade, quinquaginta in Odyssea, non computatis augmenti uel additi uel omissi exemplis simulibusque rebus ad orthographiam et dialectum spectantibus, omissisque uersuum plurimorum ἄθητῆς, quae non ubique constat utrum ab Aristarcho an ab aliis criticis propositae sint » (*Iliadis I-XII*, pp. V-VI ; c'est moi qui souligne). Outre que l'augment n'est pas retranché *more Ionico*, sinon dans tous les cas où la chose était réalisable (ce que personne n'a jamais tenté, pas même Aristarque), du moins à chaque fois que les scholies en donnent l'injonction — il l'est même moins chez Dindorf<sup>4</sup> que chez Heyne — et que le plus grand nombre des athètes d'Aristarque n'ont pas été reçues, on se situe très loin d'une reconstruction *stricto sensu* de la lettre des diorthoses du grand Alexandrin : sa doctrine περιττὸς ὁ κεν n'est pas suivie lorsqu'elle pouvait l'être, les innovations de Zénodote ont eu plus d'une fois les honneurs du texte quand bien même toutes n'ont pas, il s'en faut de beaucoup, la qualité de son φῆ en *Il. II*, 144 (ὡς Aristarque, mss.), et les innovations de la vulgate filtrée par Clarke-Ernesti n'ont pas été complètement éliminées ni Wolf même tenu suffisamment à distance quand il se départait de la meilleure tradition antique. C'est que le trait primordial de la philologie*

homérique dindorfienne, son absence de dogmatisme décisionnaire (« *ceterum non nego inter lectiones Aristarchi ab me reiectas plures esse de quibus alii aliter sentire possint* » p. VI, à la suite), constitue aussi le principal défaut de l'édition : elle manque de fermeté<sup>17</sup>. Non seulement le décalage entre la méthodologie mise en avant et l'application effective dont témoigne la *constitutio textus* est flagrant, mais le travail a été bouclé avec un manque de goût, et même de soin. Le texte (sans appareil) est déparé par des coquilles plus ou moins graves ; et, s'il y a moins de négligences matérielles caractéristiques d'une préparation hâtive que dans ses éditions des Tragiques, il s'en rencontre encore trop pour qu'on puisse s'y fier sans recul. « *Dindorf never was, and possibly could not be, a reliable editor ; it is difficult to understand how, on top of his other activities, he managed to read all the texts, from Homer to Eusebius (...), which he edited. But he did read them ; and as he was a very able man and one who really knew Greek, he will surprise us every now and then, in the midst of the most unbelievable carelessness, by a brilliant observation or a convincing suggestion* » (Eduard Fraenkel, *Aeschylus Agamemnon* (...) [Oxford, Clarendon Press, 1950], I, p. 53). Le travail de révision, et la production d'une **editio quinta correctior toujours chez Teubner (1881-1882 pour l'Iliade, 2 vol. de XXIII + 249 et VIII + 264 pp. ; 1883-1884 pour l'Odyssée, 2 vol. de XXII + 204 et VI + 194 pp.)**, ont été l'œuvre de **Carl Hentze** († 1908), professeur de gymnase à Göttingen à l'actif duquel s'inscrivait sa participation majoritaire aux premières éditions de l'*Homers für den Schulgebrauch erklärt* de K.-F. Ameis et des volumes adjacents d'*Anhang*. Les remaniements — pas toujours pour le meilleur :  $\pi\acute{\omicron}\varsigma\iota$  est biffé au profit de  $\delta\acute{\omicron}\iota\tau\alpha$  en *Iliade* I, 5 ! — sont spécifiés, en tête de chacun des tomes, par un *Index lectionum a quarta editione discrepantium* (une dizaine de pages pour l'*Iliade*, une huitaine pour l'*Odyssée*). Les toujours profitables *Dissertationes Homericae* de Maximilian Sengebusch (1820-1881), que Dindorf avait eu l'excellente idée de reproduire avant ses propres préfaces éditoriales, n'ont pas été maintenues, alors que les *Wolffii summaria* le sont (!), et le texte présente en général une *ratio* plus judicieuse. Mais, même sous cette forme, qui a bénéficié d'une grande diffusion comme texte d'études dans les gymnases et en tant que la *Vorlage* de travaux scientifiques, Dindorf<sup>4</sup> demeure faible comme recension, voire inadéquat.

### 11° Illusions linguistiques III : 'ipse dixit Bekker'.

D'une tout autre carrure que Dindorf et surtout Hentze était le vétéran **Immanuel Bekker** (1785-1871), collecteur assez *carefree* des scholies anciennes pour Reimer (Berlin, 1825-1827) et auteur d'une première édition à la fois fort originale, car visant à restaurer le texte aristarchéen, et très décevante puisque adoptant la forme d'un texte nu sans même une ligne de préface, des textes homériques chez Nicolai : *Homeri Ilias. Homeri Odyssea. Ex recognitione I. B.*, Berlin, 1843, 2 vol. in-8°, 472 et 394 pp. Disciple favori de Wolf, son intérêt homérique remontait naturellement à ses plus jeunes années — dès 1806 date de sa recension de l'*editio minor* de Heyne, et surtout 1809, où il avait consacré un très long article critique à la seconde édition Wolf. La publication qui s'impose est son édition de 1858, enfin munie d'une *Praefatio* (*knapp und klar* : I, pp. III-VI) et étayée par une *adnotatio* systématique rejetée à la fin de chaque tome<sup>18</sup> (*Iliade*, pp. 405-594 ; *Odyssée*, pp. 315-456) : ***Carmina Homerica I. B. emendabat et annotabat. Volumen prius Ilias. Volumen alterum Odyssea, Bonn, Markus, 1858, 2 vol. in-8°, VI + 594 et 480 pp.*** ; la si belle typographie qui distinguait la première édition a été reprise et améliorée grâce à un caractère de digamma qui est, à mon sens, le plus élégant jamais fondu. L'appréciation portée par le grand R. C. Jebb est parfaitement représentative du consensus savant (*Homer. An Introduction to the Iliad and the Odyssey* [Glasgow, Maclehose, 1887<sup>2</sup>, dernière impr. 1905], p. 198) : « *the first scientific attempt to attain a pre-Alexandrine text* ». Tant sous le rapport de la restauration du digamma que sous celui du choix des leçons et des athétèses, je serais pour ma plus réservé. Sans aller aussi loin que Pierron, qui rapporte à la seule idiosyncrasie de l'éditeur le caractère si particulier de son

texte (*L'Illiade d'Homère...*, I, pp. CXXVI-CXXX), je dirais que Bekker, sur la fin de sa carrière et vers le terme d'une très longue existence vouée à la *recensio* et à l'*emendatio* des textes grecs, a laissé la bride sur le cou à son penchant pour l'analogie, à ses intuitions et à ses préférences personnelles en matière de diction épique, en demandant qu'on s'en remette à lui *experto crede*. Ce n'est pas à nier l'étendue et la profondeur de l'érudition du grand homme, ni à mésestimer la large mesure d'exactitude philologique déployée par lui dans sa tâche. Simplement, les raisons de l'excision des nombreux vers et groupes de vers qui sont relégués en bas de page, n'apparaissent pas nettes du tout — ces athétèses ne coïncidant que rarement avec les condamnations alexandrines ou un défaut d'attestation dans le Venetus 454, elles ont tout l'air idiosyncratiques (« on devinera quelquefois un motif de répugnance, mais d'ordinaire on se creu-sera en vain la tête pour deviner » dit Pierron, I, p. CXXVIII)<sup>19</sup> —, et la présentation compressée et laconique de son appareil dépasse les pires excès en la matière de Wilamowitz (cf. West, *Textual Criticism and Editorial Technique* [Stuttgart, Teubner, 1973], pp. 92-93). Les *uariae lectiones* et le report des athétèses alexandrines (pas toutes...) y sont entremêlés avec l'indication des lignes répétées et les *cross-references* verbales ; les sources manuscrites sont désignées de façon vague (Papyr, Palimp, Venetus, Townlej, etc...) ; l'emploi fréquent de l'astérisque n'est pas autrement explicité ; l'usage récurrent des *compendia* R (= *auctor recentior*) et V (= *ueterus aliquis gram-maticus*) — I, p. 404 — conjugue l'imprécision avec l'économie et constitue une perte de temps pour le lecteur curieux au moins autant qu'une source potentielle d'erreurs ; des notes cryptiques telles qu'*Illiade* III, 61 « τέχνη II. » et XXIV, 5 « πανδόματωρ II. », qui répètent la leçon *in textu*, ou XXIII, 361 « μεμνήτο : μεμνέωτο » (du Mazon avant la lettre !) sont de nature à susciter de très sérieuses perplexités avant que la logique n'en apparaisse. Qui pis est, Bekker ne s'exprime point sur la supériorité de ses principes généraux hormis par les pétitions de principes émises dans la Préface. Celle-ci respire du début à la fin une sorte de bonhomie supérieure qui en a imposé aux connaisseurs : « *qui studia Homerica ex diuturno languore suscitauit, Fridericus Augustus Wolfius artem criticam ultra Aristarchi recensionem regredi posse negabat. Idem, quid Homerus cecinerit, non nisi ex quadam analogia carminum recte iudicari arbitrabatur. Quam congruenter utrumque, nunc non quaero : de analogia uehementer assentior uiro eximio, neque aliam atque haec monstrat uideo uiam ad textum sibi constantem ac conuenientem, legibus temperatum certis et definitis, omni denique genere aequabilem. Atque tantam esse analogiae uim et praesentiam iam tum diuinabam, cum adolescens primam poetae operam dedi ; ideoque, quamuis grammaticorum codicumque auctoritate plane mouebar, summam tamen iudicii ex perpetuitate quadam et nexu testimoniorum, quae ipsa sibi carmina dicerent, suspendebam. Nunc, post lustra decem, multaque facultatis meae, si qua est, criticae multis in scriptoribus experimenta, eadem illa analogia tanquam duce spectata et probata etiam confidentius fretus, a recepta uulgo lectione longius quam ullus ante me editor discedo* » (p. III, à l'incipit). Les principes suivis par Bekker sont les suivants (dans l'ordre d'exposition de la Préface, pp. IV-V). 1<sup>o</sup>) Restauration raisonnée, et justifiable pour faire disparaître les hiatus, du digamma (« (...) *huius me necessarias utilitates non decebat amplius aspernari. Itaque reduxi digamma, sed quantum poteram et licebat, caute pedentimque reduxi, sed in sedem reduxi suam, proditam illam manifestis uestigiis, non optatam cupideue arreptam* »). Même si elle devait susciter un traité loin d'être inoubliable (August Leskien, *Rationem quam I. Bekker in restituendo digamma secutus est examinavit* A. L., Leipzig, 1866), la réussite est indéniable : on doit supposer que Bekker a tenu compte des recherches, remarquables pour l'époque, menées par C. A. J. Hoffmann (*Quaestiones homericae*, 2 vol., 1842-1848), car lui-même a écrit remarquablement peu sur le sujet ('*Zur lehre von digamma*' dans les *Homerische Blätter* [I], 1863, pp. 133-137, et c'est tout) ; et les éditions 'linguistiques' les plus importantes, celles de Christ, Van Leeuwen & Mendes da Costa, et Van Leeuwen, n'y apporteront plus guère que les retouches rendues nécessaires par les progrès de la science linguistique. De manière paradigmatique, c'est le texte de Bekker<sup>2</sup> qui a servi de base à l'un des computs les plus durablement influents en matière de langue homérique, celui du ratio de

l'observance et de la négligence du digamma épique établi par Wilhelm (von) Hartel : *Homerische Studien. Beiträge zur homerischen Prosodie und Metrik*, III, « Sitz. d. Öster. Akad. d. Wiss. » 78, 1874, pp. 62-74 — dont on reconnaît aujourd'hui les énormes défauts. (2°) Perfectionnement métrique, en l'espèce diminution du nombre des spondées au moyen de la diérèse (surtout celle des noms patronymiques : Achille est systématiquement épellé Ἀτρείδης, -δα, -δηι, -δαο...) et des permutations de mots, et amélioration des césures grâce à l'élimination des augments non indispensables (paradigme *Il.* V, 901 γε τέτυκτο | : γ' ἐτέτυκτο |). Ceci au nom d'une conception tout à fait subjective, non argumentée et, si cela se trouve, parfaitement arbitraire, de la 'vieille langue' <sup>20</sup>. « *Versum in primis attendi studiose, quem plurimum ualuisse ad fingendam uarian-damque et locupletandam linguam antiquam omnes consentiunt. Eo magistro diphthongos patronymicorum dissolui, caesuram augmento syllabico anteposui, hiatus unum certe reliqui per-fugium, dactylus an spondeus eligatur paucioribus quam uulgo putant hexametri locis optionem esse intellexi. Blandimenta aurium purum curabam ; sic enim mihi persuadebam, non fore ab-sona aut absurda quae uera et genuina esse certa ratio efficeret* ». 3°) Attention scrupuleuse portée à l'accentuation, en vertu d'une conception très normative de l'analogie (pp. IV bas-V haut), et aux faits de graphie comme de syntaxe (p. V). En résumé, si l'édition de Bekker dépasse la mesure par ses athétèses non moins que ses corrections (car maints digammes restaurés soit impliquent sensiblement plus que l'effacement d'un *nu* mobile ou la manipulation d'un augment, soit s'articulent à des normalisations arbitraires, ainsi lorsqu'il est toujours écrit ἘΨώλπειν au lieu du Ἐώλπει des manuscrits) et innove beaucoup (trop) en matière de toilette métrique du texte et de présentation (les chants sont imprimés dans la continuité les uns des autres, avec en marge la seule indication du numéro d'ordre), si elle applique de façon dogmatique des positions philologiques qu'il aurait mieux valu laisser ouvertes, comme l'avaient fait Wolf et Dindorf, et si elle pâtit d'un appareil critique elliptique et extrêmement évasif, elle se recommande par l'ampleur même du travail de recension, la solidité de sa restauration du wau, sa grande sûreté grammaticale et la globalité de son effort pour remonter au delà des états alexandrins du texte.

### 12° Un ad usum scholarum marquant : Faesi.

La même année que Bekker<sup>2</sup> a paru la troisième mouture de ce qui s'est avéré sans aucun doute la meilleure petite édition commentée de l'*Iliade* à l'usage des classes : **Johann Ulrich Faesi (1796-1865), *Homers Iliade. Erklärt von J. U. F.*, « Sammlung Griechischer und Lateinischer Schriftsteller mit deutschen Anmerkungen herausgegeben von M. Haupt und H. Sauppe », Berlin, Weidmann, 1858, 2 tomes en 1 vol. in-12°, 444 et 445 pp.** (pour l'*Odyssée*, je possède la 5<sup>e</sup> édition : ***Homers Odyssee. Erklärt von J. U. F. Funfte Auflage besorgt von W. C. Kayser, Berlin, Weidmann, 1867, 1869 et 1871, 3 tomes in-12° indépendants ou 1 vol. en 3 parties, [IV +] 257 + 223 + 212 pp.***). Elle ne compte évidemment pour rien dans l'histoire de l'établissement du texte, hormis les cas, tout à fait exceptionnels, où Faesi s'autorise des notes critiques (bien conçues et souvent convaincantes, quoique un peu trop suivistes, sous le rapport en particulier des athétèses, vis-à-vis des Alexandrins en général et d'Aristarque en particulier) : le texte iliaque est emprunté, aux divergences près spécifiées à la fin du tome II, pp. 438-445, à Bekker<sup>1</sup>, tandis que celui de l'*Odyssée* n'est pas précisé, mais apparaît nettement plus proche de Bekker<sup>1</sup> que de Wolf [1807]). Pourtant, si les fondements de l'interprétation sont inévitablement hors de date, cette édition sans prétention érudite n'est pas encore tout à fait dépourvue d'utilité, à la comparer à celles de Doederlein (commentaire latin peu original plaqué sur un texte wolfien) et surtout de Crusius (pas de commentaire propre, mais un montage d'extraits d'Eustathe et des scholies). Les débutants seront bien servis par la sobriété et la pénétration de ses introductions (*Il.*, I, pp. 5-38 ; *Od.*, I, pp. 1-39), et ceux des lecteurs qui avancent dans le texte grec trouveront dans les bas de page des rudiments grammaticaux et stylistiques de compréhension immédiate assez



sensiblement supérieurs à ceux de Bothe et exprimés avec une élégante brièveté (contraster, pour ce qui tient au style, le phrasé beaucoup plus sec de Ameis et de Hentze). On regrettera toutefois que les vers répétés (*iterati*) ne soient pas indiqués plus systématiquement, et qu'il n'y ait pas davantage de notes spécifiques sur la morphologie homérique, comme celles qui rendent toujours profitable la fréquentation du commentaire scolaire de l'*Iliade* par La Roche (dont la compétence exceptionnelle en matière de grammaire homérique était inégalée, même par un Monro ou un Van Leeuwen) et sur la métrique (le point faible des éditions scolaires en général, qui assument une bonne connaissance de l'hexamètre homérique chez leurs lecteurs ; Ameis-Hentze auront du moins le mérite de spécifier les cas intéressants de négligence ou d'observance du digamma).

### 13° Paley, ses imaginations et ses impérities.

Bekker<sup>2</sup> a été suivi, et trop souvent même aveuglément reproduit, dans l'édition commentée de **Frederik Apthorp Paley (1815-1888), *The Iliad of Homer with English notes by F. A. P., editor of Hesiod, Aeschylus, &c &c*, Londres, Whittaker & Bell, 2 vol. in-8°, 1866-1871, XVI + 450 et LXVIII + 480 pp.** (vol. II révisé en 1884 ; *non uidi*). La célébrité qui fut un temps la sienne a été usurpée : cette *Iliade* n'est point du tout comparable à l'*Euripide*, l'*Eschyle* ou même l'*Hésiode* commentés du même auteur, dans la mesure où Homère, n'étant pas difficile au sens où les deux susdits Tragiques le sont, la méthode coutumière de Paley, à savoir l'application d'une critique linguistique et philologique de bon sens et de juste milieu entre les tendances opposées de l'hypercritique et du conservatisme textuel (cf. son *Euripides*, III, 1860, pp. V-XIV), il exige une explication constamment attentive aux modalités de la tension entre l'ancien et le récent dans la diction épique, aux procédés aéliques et aux conditions de la transmission du texte. Ceci suppose une vaste érudition, une longue préparation et la maîtrise du plus grand nombre possible d'outils savants récents, dont la grande masse était latine et allemande. Or le travailleur acharné mais trop rapide qu'était Paley ignorait pour ainsi dire l'allemand (il est symptomatique que le seul ouvrage germanique important qui soit à peu près continûment cité par lui soit le *Lexilogus* de Buttmann : il en existait en effet une fort bonne traduction anglaise, laquelle remplace presque entièrement l'original grâce à un arrangement des matières par ordre alphabétique et à l'ajout d'indices), et son commentaire est entièrement dérivatif. Sa seule source de valeur tenait en Bekker<sup>2</sup> ; il n'utilise le plus souvent Heyne que via Spitzner et Trollope, autrement il se réfère aux éditions anglaises de l'Heyne *minor* ; ne mentionne presque jamais Wolf et ne dialogue guère tout du long qu'avec Spitzner et Doederlein, plus l'édition anglaise, partielle et sans prétentions scientifiques, de T. K. Arnold (*Homer for Beginners. Iliad, Books 1-3. With English notes by (...) T. K. A.*, Londres, Rivington, 1851, petit volume de moins de 150 pp. in-12° sur un texte wolfien et dont l'annotation dépend de Bothe via Dübner — cf. Pierron, I, p. CXXXII) — et surtout celle, complète mais pas sensiblement supérieure, de William Trollope (*ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. The Iliad of Homer, chiefly from the text of Heyne. With a carefully corrected text, with copious English notes illustrating the grammatical construction, the manners and customs, the mythology and antiquities of the heroic ages ; and preliminary observations on points of classical interest and importance connected with Homer and his writings, by the Rev. W. T.*, Londres, Rivington, 1836<sup>2</sup>, in-8°, XXXIX + 672 pp.). Paley, et c'est un signe qui ne trompe pas, n'ajoute guère à cette liste que des traductions anglaises desquelles la fidélité n'était pas le souci premier (celle de lord Derby était en vers blancs !), de même qu'en fait d'interprétations, il ne connaît et discute que les britanniques. Le fait est qu'il a tellement peu consulté les scholies anciennes chez Villoison ou Bekker que celles qu'il cite l'étaient déjà ou chez Spitzner ou, moins souvent, chez Doederlein ; qu'il se réfère plus volontiers aux scholies récentes (particulièrement celles du Lipsiensis) ; et qu'il ne se doute même pas que l'autorité si pertinente de Σ<sup>A</sup>, Σ<sup>B</sup> ou Σ<sup>T</sup>, ou que la source ultime des vers athétisés dans le Venetus A, ne font en général qu'un avec Aristarque lui-même. En voici un exemple flagrant : les

vers XVIII, 597-598, retenus par Bekker<sup>2</sup>, sont obélisés dans A, où la scholie Arn./A implique qu'ils l'ont été par Aristarque et rapporte en toutes lettres qu'Aristophane les avaient retranchés (καί ῥ' αἰ μὲν <καλὰς στεφάνους ἔχον. Οἱ δὲ μαχαίρας / (...) τελαμώνων>] ἀθετοῦνται οἱ δύο, ὅτι οὐδέποτε μάχαιραν εἶπε τὸ ξίφος. Ἄλλως τε καὶ οὐ πρέπον χορεύοντα μαχαίρας ἔχειν. Οὗτοι δὲ οὐδὲ παρὰ Ἀριστοφάνει ἦσαν). Face à ceci, qu'écrivait Paley ? « *These two lines, the Schol. Ven. inform us, were rejected by the critics (...)* » (II, p. 246) ; Aristophane n'est même pas mentionné, et l'anonymat de l'athétèse décalque l'erreur de méthode commise par Heyne soixante-dix ans auparavant ! C'est dire combien un commentaire caractérisé par une telle naïveté philologique est inutilisable aux points de vue du report et de la discussion des variantes alexandrines. « Si Paley », assène Pierron (I, p. CXXXIV), « n'a aucune inquiétude sur des problèmes homériques qui ont jadis tourmenté Aristarque, il connaît à fond son Newman, son Wright, son lord Derby, son Gladstone, son Donaldson. Le *New Cratylus* de Donaldson est son évangile étymologique, les *Studies on Homer* de Gladstone son évangile littéraire, et la comparaison des trois traducteurs de l'*Iliade*, Newman, Wright et lord Derby, sa perpétuelle préoccupation ». L'unique mérite propre des notes de Paley réside dans le bon sens robuste avec lequel elles s'attaquent aux incertitudes et aux ambiguïtés syntaxiques, et en de très occasionnels éclairs de pénétration (beaucoup moins, vu la nature de la matière, que dans son *Euripide*) ; pourtant ces notes de traducteur consciencieux plutôt que d'éditeur sont de peu de profit dans le cas des réelles difficultés de langue ou de lexique, faute de maîtrise de la grammaire comparée alors naissante. — Paley, qui reproduit la teneur du texte de Bekker<sup>2</sup> en effaçant le digamma, n'a cure de justifier sur le plan de la *Textkritik* le *Lesetext* qu'il imprime. Ceci était pourtant d'autant plus indispensable que sa fidélité aux athétèses de Bekker, sur lesquelles il s'explique très rarement en note, connaît des écarts surprenants : alors qu'il suit en général son modèle de très près (dans les chants XIV à XVI, il s'aligne sur lui pour la totalité de ses verdicts d'éjection, c'est-à-dire en XIV, 95, 114, 213, 269, 317-327, 376-377, 381-382 — il ne donne d'explication que pour le v. 213 [II, pp. 63-64] — sauf pour XIII, 40 ; XV, 56-77, 147-148, 212-217 [d'après les Alexandrins ; cf. la note, pp. 91-92], 228, 231-235 [d'après Aristophane de Byzance, cf. note, p. 92], 481, 511-513, 562, 610-614 [après Heyne, cf. note, p. 111], 668-673 ; XVI, 97-100 [d'après les Alexandrins, cf. note, p. 124], 261, 296, 381, 614-615, 689-690), dans le livre XIII, Paley n'imprime entre crochets que le v. 255, alors que Bekker expulsait 114-115, 345-360 et 480, et il n'a de note en *aucun* de ces passages. Revenir de la sorte, *ex silentio*, sur la condamnation bekkerienne d'un certain nombre de lignes isolées et de passages est au moins aussi arbitraire que la *cacoethes secludendi* de son modèle, les raisons des divergences d'avec ce dernier étant condamnées à relever du *guesswork*. Les innovations textuelles de Paley se réduisent à la collation de deux *recentiores* de Cambridge encore inexplorés (II, pp. LIX-LXVIII), totale pour Ca<sup>3</sup> d'Allen, qui comporte les seuls chants XX et XXII, très partielle pour le témoin complet Ca<sup>1</sup> (chants XXIII-XXIV) : cependant son report assez détaillé n'épuise pas les variantes notables (il ne mentionne pas le ἐς de Ca<sup>1</sup> pour ἐπ' en XXIII, 744 ni le ποτί du même témoin pour κοτά en XXIV, 327, variantes garanties par Ludwig et dûment reportées chez Allen *maior*), et je ne sais si, malgré ses talents de dessinateur (voir ses planches de divers manuscrits anglais encartés au tome III de son Euripide entre les pp. XXVI-XXVII [1], XXVIII-XXIX [1] et XXX-XXXI [2]) un amateur comme Paley mérite totalement la confiance en pareille matière. L'introduction assez étendue du volume II développe quant à elle des vues des plus aventurées sur la date réelle de la composition des épopées homériques (*On the 'Homer' of B.C. 450* : pp. V-XXVII) ; sur ce que prouve(raît), dans cette optique, la distribution des ἀπαξ εἰρημένω alexandrins et des épicismes tardifs (XXVII-XXXIV) ; sur les pseudo-archaïsmes homériques typiques de ce que Paley prétend considérer comme l'affectation d'antiquité de la diction épique (XXXIV-XLVI) ; et sur l'évidence documentaire des scènes de batailles homériques procurée par les peintures sur vases (XLVII-LVIII). L'éditeur anglais y défend notamment l'idée que les Tragiques, bien loin d'avoir choisi sciemment des versions des mythes de la guerre de Troie différentes de celles consignées chez

Homère, n'ont pas utilisé les épopées que nous connaissons parce qu'elles ont été composées, en matière de patchwork, après eux et d'après eux : « *what I have shown is, I think, undeniable, — that the Iliad and the Odyssey, though they do occasionally touch s l i g h t l y on some of the above incidents [ie. les destinées mythologiques des héros de la guerre de Troie telles que reflétées chez Pindare et sur la scène tragique] as events well known at the time, could not possibly have been the origin or basis of them ; nor could they, as definite and primary parts of the story, have been expansions, so to say, of mere Homeric hints. In fine, I contend that our two epic poems were of necessity put together a f t e r, because in great measure f r o m, the large mass of ballad literature which Pindar and the Tragicists knew in their entirety* » (p. XXI ; l'insistance est de Paley). « *The Iliad in its present state seems to me to be aptly compared to a stained glass window composed from a quantity of old materials, more or less detached, and of different dates, but re-arranged and filled in with modern glazier's work, so as to form a harmonious whole, by some cunning artist who had an eye for unity of design, harmony of colour, and a general antique design. When first put into a written shape, the Iliad was of necessity composed from the mouths of rhapsodists. Like the traditional composition of the Septuagint, it came from many sources — theogonies, ἱεροὶ λόγοι, tales about the loves and quarrels of gods, about Hercules and Dionysus, the exploits of old Achaean chiefs, or of legendary heroes such as Ajax and Diomedes, ballads about Thebes, the fleet and sacrifice at Aulis, the supernatural building of Troy, &c. All these, I maintain, were worked into a dramatic and harmonious narrative by one hand, who used, in the main, the dialect and vocabulary that was flourishing in Asia in the time of Herodotus* » (p. XXIV). La thèse n'était pas absurde en elle-même, mais les lumières de Paley sur les faits relevant de l'archaïsme linguistique ou dialectal sont très incertaines (ce qui ne signifie pas que ses analyses soient toutes biaisées : voir les pp. XXXVI-XLVI sur « *the uses and forms of certain words of which the compiler of our texts appears to have m i s t a k e n the true import, or which he has c o i n e d on a false analogy* »), et la double découverte de la nature composite, car artificielle en même temps que soumise aux contraintes de la versification, de la *Kunstsprache* (Meister) et des stades de modernisation dialectale successifs par lesquels celle-ci est passée (Parry), empêche de prêter une attention sérieuse à sa vision de comment les choses se sont passées<sup>21</sup>. Pour nous résumer, l'amateur Paley a procuré une édition bâclée, mal informée, superficielle, sous-équipée en fait de critique historique et philologique, doctrinalement nulle et non avenue, et dont il n'est même pas certain que le commentaire parvient à remplir les objectifs, et les besoins, modestes, auxquels la « Bibliotheca Classica » s'efforce de répondre<sup>22</sup>.

#### 14° Pierron, premier Français à avoir bien mérité d'Homère.

A un niveau, une ambition et un degré de réussite incomparablement supérieurs se situent les deux gros volumes d'**Alexis Pierron (1814-1878)**, **ΟΜΕΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. L'Iliade d'Homère. Texte grec, revu et corrigé d'après les documents authentiques de la recension (sic) d'Aristarque, accompagné d'un commentaire critique et explicatif, précédé d'une introduction et suivi des prolégomènes de Villoison, des prolégomènes et des préfaces de Wolf, de dissertations sur diverses questions homériques, etc., Paris, Hachette, 1869, 1883-1884<sup>2</sup>, 2 vol. grand in-8°, CXLVIII + 484 et [IV +] 622 pp.** Cette édition très soignée, tombée dans un oubli quasi total, demeure à ce jour la plus savante disponible en français, et constitue même le seul commentaire développé qui ait paru dans notre langue. Elle n'a pourtant pas eu bonne presse à l'époque, toute couronnée qu'elle fût par l'Association pour l'encouragement des études grecques, et un aussi fin connaisseur que Maurice Croiset la jugeait comme étant caractérisée par « une sorte de passion » aristarchéenne, ce qui très exagéré (*Histoire de la littérature grecque*, I, pp. 98-99). Pierron s'est certes entièrement aligné sur les positions de Lehrs, et a donc visé à rapprocher le plus possible son texte, basé sur la recension contenue dans Dindorf<sup>4</sup>, des diorthoses d'Aristarque, en écartant

aussi bien la tendance archaïsante de Bekker que les compromis de Heyne avec l'ancienne vulgate et la recension 'vénitienne' de Wolf ; mais il a gardé son esprit critique et a su ne retenir, avec une qualité de jugement de beaucoup supérieure à celle de Dindorf, que les leçons aristarchéennes qui marquent un progrès sur celles de Wolf et des manuscrits alors connus. Les vers qu'il exponctue sont presque uniquement ceux obélisés dans le Venetus 454, à un résidu près parmi lequel figurent exclusivement les athètes visiblement subjectives d'Aristarque. Le commentaire, qui a fait un usage systématique des ressources savantes disponibles, notamment allemandes, jusqu'aux plus récentes et à l'*Homerische Textkritik im der Alterthum* de La Roche (1866 ; ses *Homerische Studien. Der Accusativ im Homer*, Vienne, 1861, ont en revanche échappé à Pierron), consacre, comme on pouvait s'y attendre, une place prédominante aux notes critiques, qui sont en général un modèle de précision (avec de très nombreuses citations et discussions des scholies anciennes, principalement A) ; les notes exégétiques sont plus faibles et souvent périmées. Mais c'est de très loin pour les bonus éditoriaux ajoutés *proprio Marte* par Pierron que cette édition vaut d'être consultée : la vaste rétrospective de l'érudition homérique, des origines à 1869, brossée dans l'Introduction, et notamment le catalogue des éditions imprimées, conservent tout leur intérêt, bien que plus d'un jugement en soit contestable au vu de la difficulté ou des incertitudes de la matière et que le détail de l'érudition soit inévitablement daté. D'autre part, le volume II se clôt par huit appendices documentaires, incluant maintes pièces rares, parmi lesquelles des extraits, montés et commentés de la façon la plus suggestive, des Prolégomènes de Villoison (*App. I*, pp. 499-521) et de Wolf (*App. IV*, pp. 539-563), ainsi que des Préfaces de ce dernier (*App. V*) ; l'*Appendice II*, en particulier, sur les signes critiques d'Aristarque (pp. 522-533), demeure un joyau d'explication compressée. Parmi les aides au lecteur qui ne répondent plus depuis longtemps aux desiderata de la science linguistique, mais qui n'en était pas moins bienvenues, figurent une liste des mots où le digamma paraissait bien assuré (I, p. CXLVIII) et une autre des ἄπαξ εἰρημμένα (II, pp. 608-620), cette dernière encore utile en ce qu'elle renvoie quand il y a lieu aux notes de Pierron lui-même et fournit, pour chaque terme discuté par E. Curtius dans ses *Grundzüge der griechischen Ethymologie* (1866<sup>2</sup> ; son *Griechische Verbum* est assez souvent utilisé dans le commentaire lui-même), la référence précise aux remarques du grammairien allemand. Pierron, délicat écrivain, helléniste remarquable pour son époque et pour la France<sup>23</sup>, diligent collectionneur de matériel et germaniste chevronné (sa version d'Eschyle [1844] a marqué un moment important dans l'interprétation du Tragique par rapport à la précédente version française savante, celle de La Porte Du Theil [an III de la République = 1794-1795 ; réimpression 1880], et par comparaison fait paraître barbare et imprécise la consciencieuse traduction anglaise de Paley [1871<sup>2</sup>]), apparaît néanmoins coupable de plusieurs fautes graves de méthode. Il ne s'est guère inquiété de la faiblesse de la base codicologique de son modèle, ni soucie de chercher à élargir d'après des éditions spéciales, comme avait eu le (modeste) mérite de le tenter Bothe, sa connaissance des manuscrits ; les notes justifiant ses lectures sont basées généralement sur l'argument d'autorité, et le préjugé scripturaire, de la *lectio suavior, lectio melior*. Mais le mérite lui revient d'avoir pleinement et consciencieusement assumé le caractère de *compilation*, menée à partir des sources antiques et modernes pouvant avec raison passer pour les plus saines et accréditées, auquel dans les faits se réduisait fatalement toute édition commentée d'un poème homérique : « le philologue qui entreprend une récitation d'Eschyle n'aura jamais, ni trop de science, ni trop de talent, ni trop de sagacité, ni trop d'application. Quoi qu'il fasse, il sera toujours au dessous de ce qu'il voudrait faire. Une récitation de l'*Iliade* n'est qu'une affaire de bon vouloir. Le premier philologue venu, avec beaucoup d'application et un peu de goût, suffit à la tâche » (I, p. CXXXIX). Tout bien considéré, l'*Iliade* de Pierron demeure une des meilleures, sinon la meilleure, de la grande collection savante Hachette qui a tant fait pour le renouvellement de la philologie gréco-latine dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle — largement supérieure au *Sophocle* de Tournier (dont les remaniements ultérieurs aux mains de Desrousseaux ont fait périliciter la qualité) et au moins égale aux *Harangues* et aux *Plaidoyers politiques* de Démosthène publiés par Weil. La seconde édition n'a pas apporté de grand bouleversement, si ce

n'est dans la couverture bibliographique, ce qui pose la question de l'intervention d'un réviseur : Pierron a pu tenir compte, dans ses notes, de l'*Illiade* scolaire de La Roche et il se réfère aussi quelquefois à la grande édition critique du même savant ; d'un autre côté, il n'a pas pu connaître, vu sa date, l'édition critique abrégée de Nauck, dont les options éditoriales sont pourtant reportées quelquefois chez lui dans les cas litigieux. — Son *Odyssée d'Homère. Texte grec revu et corrigé d'après les diorthoses alexandrines, accompagné d'un commentaire critique et explicatif, précédé d'une introduction et suivi de la Batrachomyomachie, des hymnes homériques etc* (Paris, Hachette, 2 vol., 1875 ; 1887-1888<sup>2</sup>, LXXI + 537 et 646 pp.) manifeste les mêmes qualités et défauts, à ceci près que, sur ce texte qui n'avait jamais fait l'objet aux temps modernes des mêmes soins que l'*Illiade* et sur lequel nous ne possédons en fait de scholies anciennes que de médiocres, l'éditeur ne pouvait guère accorder pareille attention à Aristarque, et aux Alexandrins en général. L'introduction, très laconique et discursive, apparaît frugale par rapport à celle de l'*Illiade* et pâtit particulièrement de la comparaison avec les nombreuses dissertations rédigées par Hayman ; le commentaire, considérable au regard de l'étendue au texte odysseén (un bon quart moins long que celui de l'*Illiade*), est plein, sobre et correct sur le plan grammatical, tout en se consacrant en premier lieu aux questions critiques (attestation des lignes, discussion des variantes), tant et si bien que l'on peut considérer Pierron presque comme un substitut d'édition critique. Ce n'est pas que les points d'interprétation littéraire y soient oubliés ; ils figurent de façon sporadique, et la part de l'originalité (en bonne comme en mauvaise part) est bien moins grande que chez Hayman.

### 15° Le tournant de la méthode : La Roche.

Tout ceci nous amène au terme de notre parcours et aux deux premières éditions réellement fondées sur la révision d'une partie au moins de la tradition manuscrite : **Jacob La Roche (1832-1906)**, *Homeri Odyssea ad fidem librorum optimorum edidit J. L. R. Accedunt tabulae XI specimina librorum exhibentes*, Leipzig, Teubner, 1867-1868, 2 vol. in-8° de XLVIII + 283 et 358 pp. ; *Homeri Ilias ad fidem librorum optimorum edidit J. L. R.*, 1873-1876, 2 tomes en 1 vol. in-8° de VI + 361 [+ 2 pl.] et 395 pp. Basées sur le catalogue des codices homériques établi par l'auteur dans l'*Anhang über die Homerhandschriften* qui termine son *Homerische Textkritik im der Alterthum* (pp. 433-473 [*Illiade*] et 474-487 [*Odyssée*]), ces éditions reposent, nous dit ce livre, p. VI, sur la collation personnelle de 18 manuscrits des deux épopées. Les Prolegomènes à l'*Odyssée* (p. V) nous apprennent que La Roche en a lu 10 (les mss. de Venise **M i k n**, ceux de Vienne **X Y b l q**, le Monacensis **U**), outre cinq autres dont il a eu connaissance par des tiers (**H J O Z W**), qu'il décrit ensuite soigneusement (pp. V-X), avant de procéder à une discussion attentive de leurs affiliations (pp. XI-XXV) — à titre de comparaison, Ludwig utilisera pour la sienne 18 manuscrits : six revus *in toto* par ses soins (**F P H D T U**) plus deux collationnés à moitié par lui (**K I-XII**, **L XIII-XXIV**), ainsi que six autres, soit collationnés partiellement (**G X**), soit révisés à titre de sondages (**M N S Y**), à quoi il faut ajouter quatre derniers lus par divers collaborateurs ou intermédiaires (**J O Z W**). L'édition qui en a résulté donne une image équilibrée de la tradition, relativement influencée par les leçons d'Aristarque et admettant dans le texte les lignes mal attestées, conformément aux règles énoncées dans la préface (aux pp. III-IV). Il est plus délicat d'identifier quels sont les manuscrits iliaques dont s'est servi La Roche ; la promesse de la très courte Préface de 1873 (pp. V-VI ; noter que cette première partie est dédiée à la mémoire de sa femme Bettina, qui a reçu en outre un magnifique éloge versifié en fin de Préface), « *prolegomena alteri uolumini adiicentur* », n'a pas été tenue, et l'édition manque même d'une table des sigles ; on n'y retrouve pas les riches *Indices uerborum* et *rerum* qui concluent le second volume de l'*Odyssée* (pp. 343-358). Par sa brochure de 1862 (*Text, Zeichen und Scholien des Berühmten Codex Venetus zur Ilias*, Wiesbaden, Limbarth), il est établi que La Roche a vu et collationné le Venetus **A** ; d'autre part, la Préface iliaque laisse entendre qu'il a relu **C**, **D** et les

mss. d'Allen V<sup>1</sup> V<sup>2</sup> V<sup>5</sup>, à quoi il a ajouté les leçons des papyri et des témoins onciaux alors disponibles (les *P. Bankes* et *Harris*, un papyrus de Paris [*Die Homerische Textkritik...*, pp. 448-450], l'*Ambrosianus pictus* et le *Palimpseste syriaque*), ainsi que les variantes éventuelles des citateurs et celles des Alexandrins. Restent de cette sorte deux manuscrits qu'on ne peut identifier à défaut d'indications explicites. « *In tanta copia librorum manuscriptorum, quibus haec carmina continentur, eos mihi potissimum eligendos duxi, qui et uetustate et praestantia eminent, quorum principes sunt Venetus A, omnium qui adhuc innotuerunt longe praestantissimus, et Laurentianus D, liber optimaе notae et adhuc fere incognitus. His libris summa cum diligentia collatis adiunxi tres Vindobonenses et Laurentianum alterum, qui post D proximum locum obtinet, deinde fragmenta antiquissima in papyro scripta nec non fragmenta Ambrosiana et quae ex palimpsesto Syriaco Curetonus edidit. Nec testimonia ueterum scriptorum et grammaticorum Graecorum mihi prae-tereunda esse censeo, quo factum est, ut haec Iliadis editio uariis lectionibus undique congestis sit ornata (...)* » (Préface, p. V). L'édition est avant tout précieuse pour la constitution d'un appareil critique systématique et ordonné, modelé sur l'édition odysseenne à cette exception près que les *testimonia* n'y font pas l'objet d'un relevé séparé (les *uariarum lectiones* manuscrites dans un premier étage, très fourni, l'*adnotatio critica*, c'est-à-dire la collection des variantes savantes de l'Antiquité, dans un second), et marquait enfin un net progrès grâce au report extensif des leçons de **D**, utilisé pour la première fois, mais de façon homéopathique, par Hoffmann en 1864 (cf. Allen *maior*, I, p. 268). Sous l'angle de la *constitutio textus*, l'*Iliade* de La Roche s'inscrit dans la lignée de Dindorf et Pierron : « (...) *imprimis autem id egi, ut textum ederem, qui proxime accederet ad Aristarcheam recensionem, quae omnium iudicio praestantissima et accuratissima habetur, a qua non nisi grauissimis de causis recessi. Hanc etiam omnibus libris dissentientibus secutus sum cum multis singulis locis tum in scripturis ἦδη, ἐκ-τήκει, ἔλκων, ἦχι, ἐβέετο, ἔδεικεν, aliis. Vbi de Aristarchi scriptura nihil certi est traditum, eas lectiones praetuli, quae optimorum librorum fide et auctoritate nituntur, secutus praecipue Venetum A et Laurentianum D, in quibus haec carmina incorruptissime et integerrime sunt seruata. Digammi rationem habui fere nullam, neque ἐγὼ εἶπω B 139, I 26, 704, M 75, δὴ ὄπα Γ 221 propter digammum scripsi, sed motus auctoritate librorum optimorum, conf. E 475, Z 90, ubi ἐγὼν ἰδέειν et ὅς οἱ libris inuitis non mutauit* » (Préface, à la suite, pp. V-VI). Il convient de faire table rase des, ou du moins de replacer dans le contexte les, accusations portées par Monro, *Trans. Oxf. Philol. Soc.*, 1886-1887, p. 32, en vertu desquelles l'apparat iliaque serait loin d'être toujours fiable : La Roche n'est certes pas irréprochable dans ses lectures et ses reports de variantes, mais le niveau d'exactitude de beaucoup d'éditeurs plus considérés aujourd'hui que lui ne se compare pas avantageusement au sien (je pense entre autres à l'*Eschyle* de Wilamowitz, marqué par une très grande précipitation dans la préparation puis par une exécution matérielle relativement peu soignée), ses collations sont « *tolerably exact* » selon l'appréciation d'Allen *maior* (I, p. 269), juge infiniment plus qualifié que Monro —, et surtout, il a eu le grand mérite d'instituer un nouveau standard scientifique pour les éditions.

### 16° Premiers successeurs de La Roche.

L'influence de La Roche sur les études homériques a été prodigieuse. Il est demeuré l'autorité principale en matière d'orthographe et ses éditions, dont l'option aristarchéenne mesurée devait être bientôt fondée davantage en raison par Arthur Ludwich (*Aristarchs homerische Textkritik*, 2 vol., 1884-1885), ont constitué la pierre de touche de la critique, jusqu'à ce que Ludwich donne, dans la grande collection Teubner, ses propres éditions sur collations refaites. Deux des 'suiveurs' de La Roche doivent être cités. **August Nauck (1822-1892)** reprendra ses collations et se servira de ses textes comme d'une *Vorlage* pour ses propres éditions critiques abrégées (*Homeri Odyssea cum potiore lectiones uarietate ededit A. N., Berlin, Weidmann, 1874, 2 tomes en 1 vol. in-10° de*

**XXII + 222 + XVI + 223 pp. ; *Homeri Ilias cum potiore lectiones uarietate ededit A. N., ibid., 1877-1879, 2 vol. in-10°, XXVI + 308 et XXIV + 340 pp.***) Celles-ci, outre des préfaces instructives (*Od.* : I, pp. V-XV, II, pp. V-VI et *Addenda et corrigenda* pp. VII-X ; *Il.* : I, pp. V-XIX, II, pp. V-XIII et *Addenda et corrigenda* pp. XIV-XVI), valent essentiellement pour leurs conjectures (rarement reçues dans le texte), et pour l'apparat, réduction habile et très commode de ceux de La Roche. Le texte, lui, est moins réussi : Nauck n'imprime pas le digamma mais il le suppose en éliminant les diphtongues et les formes contractes et biffant les nus mobiles, avec cette conséquence qu'il accroît grandement le nombre de dactyles<sup>24</sup>. Sur le plan de la doctrine, si Van der Valk a eu raison de rappeler que Nauck, en tant qu'éditeur d'Aristophane de Byzance (1848), a considéré avec assurance la possibilité que plus d'une leçon de ce grammairien offre un degré de fiabilité supérieur à celles d'Aristarque (*Textual Criticism of the Odyssey* [Leyde, Sijthoff, 1949], § 1, p. 12 ; mais depuis lors, W. J. Slater, *Aristophanis Byzantii Fragmenta*, [Berlin, De Gruyter, 1986], notamment p. 210, a adopté une position beaucoup plus nuancée), et s'il arrive à Nauck d'imprimer *in textu* des leçons de Zénodote (e.g. καὶ ἄλλοθ' ἐῆι ἐπίνυccεc ἐφετμῆι en *Il.* XIV, 249 au lieu de ἄλλο τεῆ ἐπίνυccεν ἐφετμή [Aristarque]), il est erroné d'affirmer, avec le critique hollandais, que « *in the preface to his edition of the Odyssey [Nauck] even launched a fierce attack on Aristarchus* » (p. 12). Nauck, *Homeri Odyssea*, I, pp. IX-XI (et non pas IX-X comme l'indique Van der Valk dans sa note 5), s'est certes interrogé sur le degré de confiance mérité par Aristarque, et a dénombré quelques-unes de ses positions philologiques parmi les plus intenable, après avoir rappelé que « *Aristarchum potissimum plurimos etiam nunc habet admiratores ac seruales pedisequos* » (p. IX ; suit un rappel de la position de Lehrs, puis : « *ego uero tametsi non negarim Aristarchum acumine et obseruandi iudicandique facultate plerisque ueterum grammaticorum praestitisse, tamen errores eundem admississe contendo uix credibiles et qui hodie ne tironibus quidem debeant condonari. (...)* »). Mais les conclusions qu'il en tire ne vont point, ce semble, au delà du scepticisme de méthode qu'un éditeur prudent est censé garder envers les positions toutes faites, celles que l'on reprend d'autrui : « *istos uero Aristarchi errores, quibus aliae eiusdem grammatici παραδιορθώσεις facile possint addi, quo consilio attulimus ? Non ut obiurgaremus Aristarchum, cuius errores non tam ipsius ingenio quam aetati qua uixit imputandos arbitror, sed ut docerem Aristarchum fuisse non criticum omnibus numeris absolutum, sed hominem plurimis et grauissimis erroribus obnoxium linguaeque Graecae minus gnarum. Quod nolim ita accepi quasi alios grammaticos Alexandrinos huic ducam praefereudos ; immo uero suis quemque istorum criticorum uitis laborasse arbitror. (...) Non mutabitur rerum condicio, siquis pertinaciter Aristarchum defensurus contenderit, quaecunq; hunc uatem dedeceant, esse ab eo aliena et erroribus uel mendaciis deberi grammaticorum, qui uitiosis aliorum commentis summi grammatici auctoritatem praetenderint. Etenim si parum locupletes sunt quos de Aristarcho habemus testes, necesse est nostro potius nos uti iudicio antequam aut Aristarcho aut iis quae de Aristarcho traduntur temere fidem habeamus* » (pp. X, XI)<sup>25</sup>. Attendu que les *Mélanges gréco-romains tirés du bulletin historico-philologique de l'Académie Impériale des Sciences de Saint Pétersbourg* (5 volumes parus entre 1850 et 1888) dans lesquels Nauck a inséré ses dissertations homériques ont toujours été particulièrement difficiles d'accès en dehors de quelques grandes universités allemandes, on ne peut s'empêcher de regretter le schématisme de ses éditions : l'ampleur de son investigation linguistique n'aura pas débouché sur grand-chose de plus *σωματοειδής* que quelques centaines de conjectures.

L'*Illiade* de **Wilhelm von Christ (1831-1906), *Homeri Iliadis carmina seiuncta discreta emendata, prolegomenis et apparatu critica instructa edidit G. C., Leipzig, Teubner, 1884, 2 volumes in-8° en pagination continue de IV + 742 pp.***, quant à elle, fruit d'une subtile pensée analytique axée autour d'une réflexion très poussée sur la composition, s'appuie également sur les collations de La Roche ; elle bâtit à partir de son texte, à deux importantes modifications près — l'adjonction du digamma et l'adoption de quatre jeux de caractères typographiques imprimés en

corps plus ou moins grands, de façon à matérialiser les élargissements progressifs de l'épopée originelle (présentation utile des résultats de Christ en ce domaine dans l'*Introduction to Homer* de Jebb aux pp. 126-128). « *In restituenda autem prisca et genuina forma carminum quod meam operam non inter cancellos Aristarcheae recensiois inclusam uolui, apud prudentes iudices excusatione non indigebit praesertim in hac editione, in qua non solum ultra Alexandrinos grammaticos, sed etiam ultra Pisistratum ad rhapsodorum tempora et ad aetatem si minus Homeri, at tamen Homeridarum ascendere annis sum. (...) Bonam autem spem habeo breui futurum esse, ut Homerus hac forma magis placeat faciliusque intellegatur et pueris quoque instituendis haec distributio carminum et genuini textus restitutio multo utilior esse uideatur quam tradita forma uiginti quatuor librorum et recentiora grammaticorum portenta priscae orationi Homeri immixta* » (Préface, I, p. IV). L'apparat, très réduit et judicieusement présenté (renvois systématiques aux paragraphes du livre II des Prolégomènes-commentaire : *De apparatu critico*, pp. 97-185), se borne à reporter en continu les seules variantes 'lourdes' ou probables de **ACD** (les autres manuscrits de La Roche étant mentionnés au cas par cas) ainsi qu'une sélection étroite de leçons et d'athétèses, alexandrines aussi bien que modernes, et à justifier, soit les leçons impliquant le digamma, soit les corrections modernes adoptées par l'éditeur et ses exponents personnelles. Le texte, imprimé en continu avec l'indication marginale des chants traditionnels et celle des quarante 'lais' reconstitués par Christ (*in Prolégomènes*, livre I : *De carminibus Iliadis separandis et ordinandis*, pp. 1-96), et, dans un étage distinct de l'apparat critique lui-même, la concordance des vers répétés, possède le grand avantage de ne pas dérouter inutilement le lecteur tout en faisant le point sur les essais antérieurs de reconstitution génétique de l'œuvre (par Wolf, Hermann, Lachmann, Köchly, Grote : voir les résumés complémentaires de Jebb, pp. 107-126, et de Monro, *Homer. Iliad, Books I-XII. With an introduction, a brief Homeric grammar, and notes* [Oxford, Clarendon Press, 1884, 1924<sup>5</sup>], pp. XXII-XXXVI). L'ensemble, notamment les très riches Prolégomènes, qui sont un modèle d'organisation et, sous l'angle de la discussion des points de détail linguistiques et dialectaux <sup>26</sup>, de clarté saine et sans dogmatisme, manifeste les qualités propres à l'auteur de la *Geschichte der griechischen Literatur*. On n'aura garde d'oublier de parcourir, à la fin du second tome, les *Epilogomena* (pp. 729-737) et l'*Index rerum et uerborum in prolegomenis et commentariis illustratorum*, partiel mais suggestif (pp. 738-742).

### 17° La Roche commentateur : en attendant Ameis-Hentze.

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner l'*Iliade* scolaire de La Roche : ***Homers Ilias für den schulgebrauch erklärt von J. L. R., Leipzig, Teubner, 1877-1880<sup>2</sup>, 6 tomes en 2 vol. ou 2 vol. en 6 parties, in-8°, XXXII + 188 + 161 + 164 et 186 + 134 + 199 pp.*** Assez peu prisée en dehors d'Allemagne, notamment dans le monde anglo-saxon, du fait de l'existence du commentaire plus étoffé de Ameis-Hentze, elle est pourtant remarquable, et par rapport au genre lui-même, où l'appareil de science originale est en général extrêmement réduit et où les remarques pertinentes, même celles qui le sont moins, se transmettent de commentateur en commentateur jusqu'à former une sorte de *satura* où il serait hasardeux de préciser qui est à l'origine de quoi, et du point de vue savant : La Roche ne pouvant à raison se satisfaire de la pratique des éditions scolaires, la sienne repose sur une tentative personnelle d'appréhension de la tradition manuscrite, celle ayant abouti à l'*editio maior* (cf. le *Vorwort* de la première édition, I, p. IV : « *der Text ist vom der Herausgeber selbständig nach den besten Quellen constituirt, was man anderen Schulausgaben nicht nachsagen kann, die den Bekker'schen Text mit unbedeutenden Abweichungen wiedergeben* » ; cette critique, on l'a déjà vu, ne s'applique à nul autre davantage qu'à Paley). La précision et la sûreté du commentaire grammatical et linguistique de La Roche *minor* constituent sa vertu cardinale : l'introduction (*Sprache und Vers vom Homer* : I 1, pp. VI-XXXII) demeure sans doute ce qu'on a écrit de mieux comme grammaire homérique portative, avec celle de Monro



en tête de son commentaire oxonien déjà cité des douze premiers chants de l'*Illiade* (pp. XXXIX-LXXXIV) ; les notes, relativement abondantes (elles occupent souvent plus de la moitié inférieure des pages), balisent le texte de manière serrée en dégageant la structuration des épisodes, en attirant l'attention sur les procédés homériques (répétition des vers et des formules, spécificités de la *dictio epica*) et en explicitant, autant que faire se pouvait dans l'espace imparti, le sens des mots et des expressions pouvant arrêter des débutants ; enfin et surtout, les éléments de commentaire critique jugés indispensables ont été réunis à la fin de chaque tome en un *Anhang* trop bref (I 1, pp. 177-188 ; I 2, pp. 151-161 ; I 3, pp. 160-164 ; II 1, pp. 172-186 ; II 2, pp. 128-134 ; II 3, pp. 162-187, plus un excursus sur les unités de mesure homériques, pp. 178-180). Cette cinquantaine de pages, fournissant la justification des changements les plus notables introduites par La Roche et l'indication de l'attestation manuscrite d'une sélection de leçons, conserve à l'heure actuelle tout son intérêt, notamment pour qui veut vérifier la *ratio* de la grande édition. Des indices bien conçus (II 3, pp. 181-197) et deux pages de *Berichtigungen* (pp. 198-199) terminent cette édition, l'une des moins prétentieuses qui aient parues dans le genre, mais toujours pertinente, correcte et solide. L'utilisateur moderne s'en servira essentiellement, m'est avis, dans le cadre d'une lecture continue du texte grec — dans cette optique, la partie la plus incommode et vieillie tient en une caractéristique que l'on retrouve également chez Ameis-Hentze : la pratique des interrogations adressées au lecteur, pédagogiquement discutable et irritante en ce qu'elle exige un effort constant de remise à l'endroit des problèmes lors même que la raison primordiale pour laquelle un helléniste se tourne vers un commentaire scolaire est pour y trouver des secours élémentaires : « *hier und da sind auch kurze Fragen an den Schüler gestellt, aber nur in Fällen, wo sie derselbe bei einigem Nachdenken selbst beantworten kann : sie sollen als Wegweiser dienen, um den Schüler auf die richtige Bahn zu leiten* » (*Vorwort zur ersten Auflage*, I 1, pp. III-IV).

Le parti-pris d'écarter tout ce qui ne relevait pas d'une entreprise de recension du texte des épopées nous a conduit à passer sous silence quatre livres fameux<sup>27</sup> : <sup>(i)</sup> les *Iliadis carmina XVI. Scholarum in usum restituta edidit Arminius Koehly Turicensis* (Leipzig, Teubner, 1861<sup>28</sup> : retour à un *Ur-Text* contestable sur le fond, incommode dans la forme, et sans aucun appareil, mais encore recommandable pour les indications suggestives de sa préface, pp. III-XIII) ; <sup>(ii)</sup> l'*Odyssee* annotée par Kirckhoff dans le sens de sa reconstruction génétique (Berlin, Hertz, 1879<sup>2</sup> ; presque pas de notes critiques au bas des pages de texte et méthodologie viciée par une tendance à égaliser bon avec 'ancien', médiocre ou simplement tolérable avec 'récent', et illogique avec 'interpolé par le réviseur final', le tout discriminé selon les critères d'un goût étroit, mais commentaire structurel encore instructif en raison de l'attention apportée à la composition d'ensemble et à l'agencement des épisodes dans la macrostructure) ; <sup>(iii)</sup> le dépeçage du texte de l'*Illiade* en 'strates' linguistiques s'échelonnant dans le temps depuis l'éolien du noyau primitif, *Das Gedicht vom Zorne Achills*, jusqu'au soi-disant 'nouvel ionien' des ultimes accrétions et de la rédaction finale de Kynaiathios<sup>29</sup> en passant par l'*Erweiterung der Μῆνις* et l'*Erbreiterung durch den einleger des Οἶτος*, tenté par August Fick (Göttingen, Vandenhöck & Ruprecht, 1886 : outre les recensions très unanimement négatives de son *Odyssee* [ibid., 1883] par Christ, *Philol. Anzeiger* XIV, coll. 90-98 ; Cauer, *Zeitschr. f. d. Öster. Gymn.* X, coll. 290-311 ; et Hinrichs, *DLZ* 1885, pp. 6-9 — cf. là-contre la 'défense et illustration' de ses méthodes que Fick a présentée en tête de son *Illiade*, pp. III-XXXVI —, on relira les remarques d'ensemble de Christ, *Homeri Iliadis carmina*, II, pp. 733-735 ; les objections linguistiques élaborées de Monro, *A Grammar of the Homeric Dialect*<sup>2</sup>, Appendice F, pp. 386-396 ; et la réfutation de sa conception, bien trop large et composite, de l'éolien orchestré par Sittl, « Die Aeolismen der homerischen Sprache », *Philologus* 43, 1884, pp. 1-31) ; enfin <sup>(iv)</sup> la reconstitution par Carl Robert, associé en matière linguistique de Friedrich Bechtel, d'une *Urilias* éolienne ne connaissant, en fait d'armement et d'équipement, que les types mycéniens (ce qui a permis à Robert de distinguer l'original présomptif de ses huit ou neuf élargissements utilisant des

typologies plus récentes : *Studien zur Ilias*, Berlin, Weidmann, 1901, surtout pp. 272-349 pour les 2146 vers restitués — avec des lacunes —, étayés par un fort intéressant appareil bibliographique des changements linguistiques et dialectaux introduits ; c'est ce dernier, je présume, plutôt que le détail de l'argument archéologique en faveur de la stratification retenue — pp. 1-73 — ou que le texte grec lui-même, qui a valu à l'ouvrage d'être cité dans la bibliographie du vol. I de l'édition Teubner de West). Mérite davantage aussi qu'une mention la très belle — et pas seulement sur le plan de la présentation matérielle — édition de l'*Odyssee* par Henry Hayman (3 vol., Londres, Nutt, 1866, 1873 et 1882), où le commentaire historique et littéraire est à la fois pléthorique, nuancé, sensible et personnel ; où l'apparat critique enferme en un espace raisonnable et dans une rédaction facile à embrasser dès le premier coup d'œil, ce qui n'était certainement pas le cas de La Roche, à peu près toute l'information codicologique alors disponible et davantage même (puisque l'auteur a collationné certains *recentiores* qui se trouvaient à sa portée et a vérifié beaucoup des leçons de la tradition imprimée ancienne qu'il cite à son compte), et dont l'apparat marginal des passages et vers formulaires répétés, à la différence du *Parallel-Homer* de Schmidt qu'il antedate, préfigure une approche authentiquement oraliste du poème.

La raison pour laquelle nous arrêtons notre exposé à La Roche nous est apparue évidente : après lui, sous son impulsion et instruits que seront désormais les philologues par les études des autres grands pionniers Ludwich et Roemer (tous les deux, malgré la polémique vigoureuse qui les a opposés autour de la valeur ou non de Didyme et d'Aristonicos en tant que reflets de la pure doctrine d'Aristarque, défenseurs convaincus de la très haute qualité de la critique philologique aristarchéenne), il ne vindra plus à personne l'idée d'éditer Homère comme par le passé, à savoir en négligeant la tâche préliminaire de la *recensio* et en reléguant à l'arrière-plan, en tant que des élucubrations de pédants antiques ou des billevesées byzantines, les données des scholies anciennes et accessoirement d'Eustathe. Un livre important à cet égard, sinon capital, aura également été la dernière édition, révisée par Ludwich, du *De Aristarchi studiis homericis* de Lehrs (3<sup>e</sup>, 1882). En outre, un motif pratique d'user de cette césure s'impose à tout historien du texte homérique. Ceux des travaux textuels subséquents qui comptent (je ne range pas volontiers parmi eux <sup>30</sup> les *Iliades* de Rzach et Cauer <sup>31</sup>, complètement dérivatives des collations de La Roche puis de Ludwich mais, comme Nauck, marquées par des intérêts plutôt linguistiques qu'à proprement parler critiques : les deux proposent un appareil qui tente de décanter en peu d'espace la tradition mais l'édition de Rzach surpasse celle de Cauer par ses efforts pour renouveler les leçons du texte <sup>32</sup>) appartiennent à l'ère de la publication scientifique d'Homère et ont joui d'une très large diffusion, soit au fil de nombreux tirages successifs (Ameis-Hentze-Cauer comme le commentaire de référence, l'O.C.T.<sup>2</sup> d'Allen comme la vulgate textuelle du XX<sup>e</sup> siècle ou peu s'en faut, Mazon-Chantraine comme le meilleur texte bilingue en n'importe quelle langue) soit en ayant bénéficié de plusieurs reprints *ne uarietur* jusqu'à date très récente (Ludwich, Allen *maior*).

Forment exception à cet égard les **quatre éditions successives chez Sijthoff produites par J(an<sup>33</sup> ?) van Leeuwen entre 1887 et 1917 (Leyde, gr. in-8°) : *Homeri Carmina cum apparatu critico*, <sup>1</sup>1887-1890, <sup>2</sup>1894-1897 ; *Homeri Carmina cum prolegomenis et annotatione critica*, <sup>1</sup>1906-1908, <sup>2</sup>1912-1917**. Peu répandues dès leur sortie, et plus ou moins mal connues — même, parfois, des érudits —, elles ont suivi une courbe suffisamment instructive des aléas de la critique homérique entre le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle et le premier quart du XX<sup>e</sup> pour nécessiter qu'on les décrive. Assisté, dans les trois premières moutures, du futur auteur de l'*Index Etymologicus Dictionis Epicae*, M. B. Mendes da Costa, appartenant comme lui à la dernière génération des élèves de Cobet (auquel les *Iliades* de 1887-1888, 1895-1896 et 1906 sont dédiées), Van Leeuwen a voulu une édition d'Homère qui fût à la fois linguistique et critique et qui incorporât et accrût les résultats des recherches contemporaines dans tous les compartiments des épopées (*constitutio textus, numerus uersuum, dictio epica*, vers répétés...). Des deux premières éditions, la seconde est de loin la plus utile, car l'apparat, très développé, a été refondu de manière à renvoyer, pour toutes les rectifications linguistiques adoptées, aux développements afférents dans l'*Enchiridium*

*Dictionis Epicae* du même Van Leeuwen (1892-1894) : *Homeri Iliadis carmina cum apparatu critico ediderunt J. v. L. et M. B. M. d. C. Editio altera, passim aucta et emendata, accedunt tabulae duae*, 2 vol. en pagination continue et XXVI + 696 pp. (VII-XXIV + 1-334 et 335-696) ; *Homeri Odysseae carmina cum apparatu critico ediderunt J. v. L. et M. B. M. d. C. Editio altera, passim aucta et emendata, accedunt tabulae tres*, 1897, 2 vol. paginés en continu et XXX + 600 pp. (V-XXVII + 1-292 et 294-598). Ces éditions, organisées de façon très élaborée et claire à laquelle ne contribue pas peu leur grand format, sont guidées par une logique unitarienne stricte combinée à un penchant analyste prononcé, conformément à la doctrine alors dominante (outre les athétèses alexandrines et le rejet en bas de page des vers et groupes de vers mal attestés, d'assez nombreux passages, quelquefois fort étendus, font l'objet d'une condamnation pour des objections d'ordre linguistique ou interne) ; d'importantes introductions documentées, portant à la fois sur les sources du texte et sur sa critique, et de bons fac-similés des manuscrits importants, en font des outils fort pratiques. La troisième édition, présentée en deux gros volumes, innove en regroupant sous forme de Prolegomènes développés placés en tête de l'*Iliade* (I, pp. IX-LIV) les introductions auparavant distinctes, et en présentant un excellent *Index nominum* après l'*Odyssée*. L'apparat, assez peu renouvelé, a été fortement concentré et présente donc moins d'utilité, mais pas le texte, entièrement recomposé avec une fonte nouvelle pour le digamma, une forme unique de sigma ( $\sigma$ ) et des fontes différentes pour la voyelle de timbre /è/ ( $\eta$ ) et le éta ionien, =  $\bar{\alpha}$  (H) ; beau à l'œil, on lui reprochera d'être difficile à lire au premier contact (*Ilias cum prolegomenis et annotatione critica tertium ediderunt J. v. L. et M. B. M. d. C. Accedunt tabulae quinque*, LX + 558 pp. ; *Odysseae cum prolegomenis et annotatione critica tertium ediderunt J. v. L. et M. B. M. d. C. Accedit index nominum*, 1908, 433 + XLVIII pp.). Le parti-pris analyste des premières éditions y ressort toujours vif, sans grand bouleversement cependant, quoique certaines annotations nouvelles ou révisées substantiellement encouragent à ne pas ignorer cette mouture intermédiaire. La dernière édition est l'œuvre du seul Van Leeuwen : celui-ci repris les épreuves de la troisième, texte et apparat, en en condensant l'annotation critique en un apparat séparé et en ajoutant des annotations exégétiques relativement développées, sur le patron de son *Aristophane* (1891-1904, 11 vol.), ainsi qu'un utile *Index in commentarios* après l'*Odyssée* (pp. XLIX-LXVIII) : *Homeri Carmina cum prolegomenis, notis criticis, commentariis exegeticis edidit J. v. L. (Iliade, 1912-1913, 2 vol. en pagination continue de LXVIII + 898 pp. — VIII-LXV + 1-450 et 451-898 — ; Odyssée, 1917, 2 vol. en 1 et [VI +] 664 + LXXI pp. — [I-VI +] 1-380 et 381-664 + III-LXXI*. Ce travail s'impose par la qualité de sa présentation, sa nature de somme finale d'une existence de recherches homériques (il a été mené conjointement à la révision de l'*Enchiridium*, lequel a paru en seconde édition en 1918) et par la perspicacité de son commentaire exégétique (du moins lorsque Van Leeuwen n'est pas amené à des contorsions afin de justifier sa tolérance des anomalies, réelles ou apparentes, qui le choquaient autrefois). C'est que son unitarisme s'est encore accru, à mesure que la position analytique perdait des suffrages et se discréditait en raison de ses excès mêmes (il narre en détail comment il a été amené à changer d'idée : *Mnemosyne* XXXIX, 1911, pp. 332-368, surtout 332-342, cf. en résumé *Il. I*, pp. XIV-XXIII), et, s'il a maintenu jusqu'au bout sa doctrine linguistique (restauration systématique du digamma et des graphies vieilles ioniennes), l'éditeur a considérablement mitigé son scepticisme envers les passages problématiques, au point désormais de n'admettre que les plus criantes seules des athétèses alexandrines. C'est par là que cette édition quatrième mérite le qualificatif d'« esthétique » que lui appliquait (en terme d'injure voilée, prenons garde de nous y tromper) Bérard à propos de l'*Odyssée*, respectivement aux précédentes, qu'il désignait comme « critiques » : cette terminologie a le mérite de faire clairement sentir l'évolution de notre éditeur et l'orientation prise par la critique homérique après le tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Le corpus homérique de Van Leeuwen, d'accès malaisé aux débutants, demeure indispensable pour tout travail sérieux sur le dialecte épique, sur les conditions de la transmission du texte, sur sa critique et même sur son interprétation, grâce au sérieux de sa préparation, à la richesse de ses apports et à la très grande utilité de la rubrique des vers répétés.

---

## NOTES :

<sup>1</sup> Comme l'erreur sur les années de parution des deux parties de la grande édition de La Roche (et aussi l'imprécision sur la date de l'*Iliade* de Bothe) figure déjà chez T. W. Allen, *Homeri Ilias*, I *Prolegomena* (Oxford, Clarendon Press, 1931, reimpr. 2000), p. 268, on est en droit de se demander dans quelle mesure West a réellement compulsé La Roche. Pour en finir avec ce sujet, signalons enfin qu'il fournit les dates complètes des éditions, à l'importance très secondaire, de Rzach et Cauer (cf. ici-même, p. 26) et de celle, qui compte surtout pour son commentaire, de Leaf<sup>2</sup>, ce qui signifie qu'il aurait dû, ou bien s'astreindre à la même précision pour la totalité de son listing des *Editores praecipui*, ou bien ne mentionner pour ces éditeurs-là aussi que l'année à laquelle a commencé de paraître leur travail. En matière bibliographique, la vertu cardinale est par dessus tout la précision ; preuve que de très grands hellénistes n'ont pas considéré cette dernière comme étant au dessous d'eux, la liste de Wilhelm Schmid dans Schmid & Otto Stählin, *Geschichte der griechischen Literatur*, I<sup>1</sup> (Munich, Beck, 1929 et nombreuses réimpr.), p. 193, est à peu près complète et rigoureusement irréprochable.

<sup>2</sup> Heyne, *Homeri Carmina...* (1802), III, pp. III-XXXV, fournit la description, équitable et balancée, des *Editiones quae criticum usum habent cum lectionis uulgatae fortuna* (s'arrête *de facto* à Villoison). Pour la suite chronologique de la bibliographie jusqu'en 1869, le catalogue descriptif le plus détaillé et le plus exact dans ses jugements, bien qu'injuste quelquefois en raison de la stratégie éditoriale systématique de son auteur, est celui de Pierron, *L'Iliade d'Homère...* (1869, 1883<sup>2</sup>), I, pp. LXXIV-CXXXIII. Du point de vue de l'angle éditorial visé, on peut trouver profit à parcourir le descriptif rapide brossé des approches illustrées par les principales éditions modernes (jusqu'à leur propre date) chez Alfred et Maurice Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, I (Paris, Fontemoing, 1896<sup>2</sup>), pp. 97-99, et, mieux et plus précisément, chez Schmid-Stählin, *GGL*, I, pp. 172-173 ; du point de vue purement codicologique, voir Allen, *Homeri Ilias*, I, pp. 266-269. Pour l'état de la science homérique atteint à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il est nécessaire de connaître en arrière-fond, outre la dernière réédition du *Triennium philologicum oder Grundzüge der philologischen wissenschaften* de Wilhelm Freund (1874-1876, 1879-1885<sup>2</sup>), Berthold Maurenbrecher & Reinhold Wagner, *Grundzüge der klassischen Philologie (...). Zugleich dritte umgearbeitete Auflage von Freund's Triennium philologicum*, I (Stuttgart, Violet, 1908), voir surtout la bibliographie considérable rassemblée par Victor Terret à la fin de son (autrement médiocre) *Homère. Etude historique et critique* (Paris, Fontemoing, 1899), pp. 529-621 ; Schmid-Stählin, pp. 133-155, donnent quant à eux un exposé lumineux des principales tendances de fond constitutives de la critique homérique moderne (à partir de d'Aubignac). Le lecteur pressé pourra enfin s'adresser, avec prudence dans la mesure où les principales lignes de forces y sont à l'occasion outrées et la doctrine pas toujours suffisamment nuancée, au chapitre *The Quest for a Definitive Text of Homer: Evidence from the Homeric Scholia and Beyond* dans Gregory Nagy, *Homer's Text and Language* (Champaign [Illinois], U. of Illinois Press, 2004), pp. 3 sqq.

<sup>3</sup> Par convention, et souci de probité, je fournis la pagination pour les seuls titres avec lesquels j'ai eu un commerce prolongé — ceux que je possède en propre. Les (rares) autres éditions ont été consultées dans diverses bibliothèques de France et d'Angleterre. Les précisions de format sont indicatives, mais les titres donnés sont complets en raison de leur caractère souvent éclairant. D'autre part, comme il ne s'agit pas ici de fournir un exposé à caractère savant, mais une illustration du progrès historique et méthodologique des éditions homériques, on a réduit les notes érudites à la plus simple expression et préféré multiplier les citations et les rapprochements — ce qui signifie que, sauf exception, je ne donne pas de notules critiques sur tel ou tel point du texte homérique. Parmi les autres conventions adoptées : pour plus de lisibilité en ce qui concerne les extraits latins, j'ai retiré les lettres 'ramistes' *j* et *v* et résolu les ligatures (types *æ*, *œ*), les abréviations et le & (dont Heyne en particulier use et abuse), mais maintenu l'orthographe propre de mes sources (*quum* pour *cum*, etc...), parce que celles-ci antidadent la rénovation de la graphie latine survenue au tournant des années 1850 (présentations complémentaires de H. A. J. Munro, *T. Lucreti Cari De Rerum Natura libri sex. With Notes*, I [Cambridge & Londres, Bell & Bell, 1866<sup>2</sup>], pp. 32-40, et de Eugène Benoist, *Oeuvres de Virgile (...)*, I [Paris, Hachette, 1876<sup>2</sup>], pp. L-LXXXIV) ; le grec, de son côté, comporte systématiquement (y compris à l'intérieur des citations latines des éditeurs considérés) le sigma lunaire et adscrit l'iota, parce que je crois fermement que cette politique est la plus scientifique, *sauf* dans les citations des textes grecs de Payne Knight et de Brandreth — en effet, l'un et l'autre usent d'une graphie si personnelle que la normaliser de quelconque manière serait méconnaître totalement la lettre comme l'esprit de leurs stratégies éditoriales.

---

<sup>4</sup> Par exception, j'abrège la fin du titre ; les *credentials* (sobres et brefs, pour une fois !) que met en avant Villoison intéressent son biographe pour ce qu'ils révèlent de sa situation personnelle et professionnelle à l'époque de parution (cf. note suivante), pas celui du texte homérique. Plutôt que de se plonger dans le compact *D'Ansse de Villoison et l'Hellénisme en France pendant le dernier tiers du dix-huitième siècle* (Paris, Champion, 1910) de Charles Joret — excellent historien de l'érudition et linguiste spécialiste des langues romanes, mais qui n'était helléniste que de seconde main et qui, en tant que non philologue, se prononce sur les publications de Villoison selon d'autres critères que ceux auxquels on s'intéresse ici —, il y a bien davantage de plaisir, et d'instruction, à parcourir l'enlevée 'Notice sur la vie et les principaux ouvrages de J. B. G. D'Ansse de Villoison' par Simon Chardon de la Rochette (*Mélanges de critique et de philologie* [Paris, D'Hautel, 1812], I, pp. 1-61).

<sup>5</sup> Bien en cour auprès de Louis XVI, qui l'avait envoyé en Italie en 1778 et lui maintint sa faveur, le savant français, devenu importun dans les milieux académiques parisiens, avait préféré dédier son *Iliade* vénitienne à Gustave III de Suède, avec une emphase de compliments assez gênante.

<sup>6</sup> Défaut propre à Villoison : la démesure de sa première parution, celle qui très tôt a établi sa réputation, son *Apollonius Sophista* de 1773 (LXXXVIII + 966 pp. in-folio, avec un sous-titre immense, de plus de cent mots !), et l'étalage d'érudition de son *Longus* de 1778, avec ses 312 pages in-8° d'*Animaduersiones*, le confirment amplement. Dans la lettre qu'il lui écrit le 8 mars 1805, Paul-Louis Courier, qui le plaisante gentiment sur la graphomanie des militaires (« que voulez-vous donc dire, que nous autres soldats, nous écrivons peu, et qu'une ligne nous coûte ? Ah ! vraiment, voilà ce que c'est ; vous ne savez de quoi vous parlez. Ce sont là de ces choses dont vous ne vous doutez pas, vous, messieurs les savants. Apprenez, monsieur, apprenez que tel d'entre nous écrit plus que tout l'Institut, qu'il part tous les jours des armées cent voitures à trois chevaux, portant chacune plusieurs quintaux d'écriture ronde et bâtarde, faite par des gens en uniforme, fumeurs de pipes, traîneurs de sabres, que moi seul, ici, cette année, j'en ai signé plus, moi qui ne suis rien et ne fais rien, plus que vous n'en liriez en toute votre vie ; et mettez-vous bien dans l'esprit que tous les mémoires et histoires de vos académies, depuis leur fondation, ne font pas en volume le quart de ce que le ministre reçoit de nous chaque semaine régulièrement. (...) »), termine en dénonçant plaisamment Villoison pour stérilité littéraire : « et vous qui accusez les autres de paresse, me voulez-vous laisser si longtemps sans rien lire de votre façon, que ces articles de journal, excellents, mais toujours trop courts, comme les iambes d'Archiloque, dont le meilleur était le plus long ? Ah ! que ne suis-je roi pour cent ou six-vingts ans ! je vous ferais pardieu travailler ; il ne serait pas dit que vous êtes savant pour vous seul ; je vous taxerais à tant de volumes par an, et ne voudrais lire autre chose ».

<sup>7</sup> Je suppose connues mes remarques dans la *BMCR* 2001.06.21, § III. 1. « *The method followed by F. A. Wolf in establishing his numerus uersuum at 15693 lines was nowhere clearly stated by him ; when one reads the introductory material of his second edition (1804-1807) as well as the relevant part of the famous Prolegomena ad Homerum (1795) that rounded off his 1794 edition, one is faced either (in 1795) with hopelessly vague formulae of historical character filled with rhetoric or (in 1804) with reassessment of these results that culminate in considerations borrowed from others. The 1794 text had no apparatus ; the proof-reading was done before the writing of the Prolegomena, where Wolf pays lip-service to Villoison before going on to relate how he himself, as long ago as his adolescentia (1779 or 1780), had lived for making a recension of Homer (Homerum numquam diu exanimo et conspectu amisi). But, despite his self-stated Herculean labors, Wolf merely duplicated Villoison's conclusions as to the corrections the printed vulgate was in need of, conclusions which a single glance at the Venetus might have saved him. This narrative must not be accepted at face value ; and it is strange that such a long process eventually led to an edition which, though markedly different from Villoison's (1788, pp. 1-120) in its critical pretense (contrast Wolf's own claim subtilitas sine qua historica disputatio persuadet, non fidem facit), is similar to his in nearly every respect save for a few lines culled from quotations, like the one adjusted between the first word of XVIII, 604 *τερπόμενοι* and the first one of 605 *δοιῶ* (= *iv*, 17, after Athenaeus, V, 180 c) with the indispensable transformation in 606 of *ἐξάρχοντες* to *ἐξάρχοντος* (Prolegomena ad Homerum, chapter XLIX, note 49 p. 263 ; cf. ed. 1804, praef., p. LXXXVII), and save for numerous minute differences or peculiarities of orthography and dialect (...). Therefore one can take for granted that the basis of the Wolfian text of 1794 is the Venetus, both its text and scholia, with some admixture of the indirect tradition ; since the disregard for the vulgar manuscripts was then fashionable, it is not surprising that they were of little, if any, use. In determining his numerus uersuum, it looks as if Wolf was interested in bypassing Villoison only by a more systematic use of his material. Since he has a*

---

good feeling for Homeric Greek and is sometimes successful in his orthographic novelties (for instance he consistently wrote ὕπο, ἐπι for ὑπό, ἐπί, but did not see that ἔγωγε was to be separated), I hesitate to pronounce concerning him the gross word 'plagiarism' ; but I can see no other term that would describe the fallacy of an editor who in his career never published an edition without having the ancilla of a previous, major brick-and-mortar work and who never fulfilled his promises of giving his complete philological justifications ».

<sup>8</sup> *Prolegomena...*, p. XXI : « etenim illud mihi unum propositum fuit praecipue ut textum Homeri ad normam eruditae antiquitatis emendarem atque eum uerbis, interpunctione, accentibus, prope talem exhiberem qualis ex recensionibus olim probatissimis reffectus, si tantum sperare fas est, Longino alicui seu alii ueteri critico, qui copiis Alexandrinorum perite moderateque uti sciret, satis placiturus fuisse uideretur ». On notera combien la fin de la phrase, emphatique et vague, contraste avec la définition très précise des tâches de l'éditeur proposée à l'incipit et atténuée cette dernière. Il me semble que tout Wolf tient là, dans cette façon de retirer des formulations trop explicites qui eussent engagé notre homme.

<sup>9</sup> Cf., e.g., J. A. Davison, « The Homeric Question », dans A. J. B. Wace & F. H. Stubbings (edd.), *A Companion to Homer* (Londres, Macmillan, 1963), pp. 245-247.

<sup>10</sup> Encore que Heyne a traité Homère avec un soin qui contraste avec la négligence qui vicia d'autres pans de son activité d'éditeur de textes grecs : je vise surtout l'édition princeps de la *Chrestomathie* de Proclus (1786), dont la genèse passablement embrouillé a été étudiée de façon magistrale par Albert Severyns (« Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie de Belgique », 1953, pp. 126-149) et dont les fautes de méthodologie et le haut degré de précipitation avec lequel l'entreprise a été bouclée font ressentir combien la science des textes, à cette époque, demeurait affaire de goût (Severyns, *Texte et apparat. Histoire critique d'une tradition imprimée* [« Académie Royale de Belgique, Mémoires de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques » LVI.2, Bruxelles, 1962], pp. 33-39, 102-105, etc... ; pour un résumé plus accessible des grandes lignes, idem, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus, IV La Vita Homeri et les sommaires du Cycle. Texte et traduction* [Paris, Belles Lettres, 1963], pp. 17-21).

<sup>11</sup> « It seems that it is methodically unsound to treat A (as editors since Wolf and Heyne have tended to do) as the most authoritative manuscript (...) » (Davison, « The Transmission of the Text », in Wace & Stubbings, *A Companion to Homer*, p. 227 ; c'est moi qui insiste). « Heyne est convaincu que la vulgate, sauf corrections, est le meilleur texte d'Homère » ; « ainsi Heyne est ce que nous nommons un conservateur ; il serait, chez nous, un de ces critiques qui gémissent encore du nouveau Pascal révélé par Cousin ou qui s'indignent qu'on les déloge, comme dirait Montaigne, de quelques-unes de leurs admirations sévignéennes » ; « en sa qualité de continuateur de Clarke et d'héritier d'Ernesti (...) il devait trouver détestable la vraie *Iliade* de Wolf, celle de 1794-1795, et ce qu'il dit du regret qu'il a de ne pas l'avoir à temps pour s'en servir n'est qu'un compliment sans portée » (Pierron, I, pp. XCVII, XCVIII, XCVIII-XCIX ; cf. CXXXVI-CXXXVII). Il me semble plutôt que Pierron s'est exagéré l'antagonisme de principes éditoriaux entre Wolf et Heyne : Sandys, lequel dépend complètement de ses sources, qu'il ne nomme pas ici, se montre plus juste quand il écrit que « Heyne failed to appreciate the importance of the codex Venetus A and the accompanying scholia (...). He found himself unable to break loose from the text of Samuel Clarke and Ernesti » (*History of Classical Scholarship*, III, p. 41) ; cependant la page et demie qu'il consacre à l'*Iliade* de Heyne (pp. 40-42) tourne vite au catalogue de ses insuffisances et ne lui rend pas justice, notamment quand il l'immole à Wolf.

<sup>12</sup> Pour un autre exemple, sous la plume de Heyne, de méprise philologique de grande portée et de funeste conséquence pour l'avenir, je renvoie à Severyns, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus, III La Vita Homeri et les sommaires du Cycle. Étude paléographique et critique* (Paris, Belles Lettres, 1953), pp. 79-80 : confronté au problème du désordre des 11 premiers feuillets du Venetus A, où les fragments *acdefg* de Proclus sont intercalés parmi des feuillets vierges et d'autres inscrits mais peints à date récente, et à la nécessité de présenter lesdits fragments dans un ordre qui leur rendît sens et logique, le maître de Göttingen a supposé que Proclus (ou plutôt : son excerpteur) avait résumé l'*Iliou persis* de Leschès à la suite du sommaire de l'*Iliou persis* d'Arctinos, et que le feuillet contenant ce texte s'était détaché ; de là cent vingt ans de tâtonnements et de retours en arrière sur l'*ordo rerum* proclien.

<sup>13</sup> Un jugement différent du mien et passant sur le digamma, mais globalement très positif, est porté par Wilamowitz dans sa *Geschichte der Philologie* (Stuttgart & Leipzig, Teubner, 1998 [1921]), pp. 45-46.

<sup>14</sup> *Carmina Homerica, Ilias et Odyssea, a Rhapsodorum interpolationibus repurgata et in pristinam formam quatenus cognosci licuit redacta cum notis ac prolegomenis, quibus de eorum origine, auctore et*

---

*aetate itemque de priscae linguae progressu et precoci maturitate, diligenter inquiritur, opera et studio R. P. N.*, Londres, Bulmer, 1808 (imprimé à compte d'auteur à cinquante exemplaires). Un reprint peu connu a paru chez Hahn, à Leipzig, en 1816, sous le titre *Prolegomena ad Homerum siue de carminum homericorum origine auctore et aetate itemque de priscae linguae progressu et precoci maturitate scripsit R. P. K. E<s>q. rursus excudi iussit et paucula praefatus est D. Fr. Ern. Ruhkopf director Lycei Hannoverani*, VI + 194 pp. C'est dans cet ouvrage que l'on consultera la doctrine knightienne.

<sup>15</sup> Dont l'effort est courtoisement mais nettement évalué : « *Knighitius unus digamma in textu exhibuit ; tot tamen alia nouauit, ut admodum iniucunda fiat lectio. Digamma insuper, ut consonantem, modo simplicem, modo duplicem, modo nullam, adhibuit* » (Préface, p. VI ; suit la phrase sur Heyne).

<sup>16</sup> L'ouvrage d'ensemble le plus récent et *personnel* qui fût disponible était encore le corpus bilingue et annoté par Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1776-1834) précédé par l'*Histoire des Poésies homériques* (Didot, 1828-1833, 8 volumes en tout), et ses trois volumes d'*Observations* à ses textes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (1829-1833) : compilation consciencieuse et enthousiaste, très lourdement redevable à Wolf pour les principes de sa critique, par un demi savant doublé d'un homme de goût qui n'était dépourvu ni de panache de style ni de finesse d'appréciation littéraire (comparer le *Nonnos* gréco-français du comte de Marcellus, Paris, Didot, 1856), mais ne manifestait nulle part de prétention à une érudition originale. Une appréciation de la situation sans pitié, et pourtant juste, est fournie par la correspondance de Flaubert pour l'année 1852 : « c'est pour paraître savant qu'il [Musset] disait : 'Je lis Homère comme Racine'. Il n'y a pas à Paris vingt personnes qui en soient capables, et de ceux qui en font leur métier. Mais, quand on s'adresse à des gens qui n'ont jamais étudié le susdit Grec, on vous croit ».

<sup>17</sup> Dindorf éditeur est coutumier de ce type de flottement : sa grande édition de Sophocle (Oxford, 1860), tout en proclamant la précellence du Laurentianus XXXII-9, seul témoin original de la tradition (cf. vol. VIII, p. VI), ne transige pas moins à maintes reprises, non seulement avec les leçons de ces manuscrits plus récents auquel il dénie toute autorité puisque leurs copistes ont fait œuvre philologique, mais adopte de ces sources adultérées des leçons qui ne sauraient pas même passer pour des conjectures heureuses. Voir Édouard Tournier, *Les Tragédies de Sophocle*. (...) (Paris, Hachette, 1867), pp. V-VI.

<sup>18</sup> Cette présentation, d'un usage assez malcommode, était alors en vogue pour les recensions savantes : le plus bel exemplaire en est les *Euripidis Tragoediae ex recensione Adolphi Kirchhoffii*, Berlin, Reimer, 1855, 2 vol. in-8° (apparat en I, pp. 371-562, et II, pp. 411-528). La seconde édition Kirchhoff (*Euripidis Fabulae recognouit A. K.*, Berlin & Leipzig, Weidmann, 1867-1868, 3 vol. in-8°), volontairement *minor*, comportera elle un apparat très réduit en pied de page.

<sup>19</sup> La justification de Bekker dans sa Préface, p. IV haut, est aussi vague que dogmatique : « *primum igitur uersus spurios aliquam multos notauit, eos duntaxat quibus exemptis poetae uel oratio lenius profluere uel narratio aptius continuari uideretur. Ita enim profecto res se habet ut, tametsi frustra fuerit si quis ullo sibi casu speret posse contingere ut horum carminum aut compagem prima ab origine laxam adstringat aut partes iam usque a Pisistrati memoria luxatas in locum reponat, tamen saepenumero accidat ut cum utile sit tum ne difficile quidem ἀμάρης ἐξ ἔχματα βάλλειν* ».

<sup>20</sup> Contraster les conclusions de l'enquête menée par A. Meillet « Sur une édition linguistique d'Homère » (*REG* 21, 1918, pp. 277-314) : un texte conçu du point de vue des Πελωστικὰ γράμματα — pour user d'un raccourci commode — devrait être écrit en onciales en stricte *scriptura continua* ; ignorer les voyelles longues η et ω, les 'fausses diphtongues' ει et ου et les consonnes redoublées ; maintenir les voyelles élidées ; faire largement usage du digamma, tant pré- que intervocalique ; et pratiquer de nombreux changements dialectaux à rebours, en particulier en ce qui concerne les désinences (génitifs en -οιο au lieu de -ου, etc...). Autant de pétitions de principes peu ou prou incontrôlables dans leur interaction les unes avec les autres, que l'on s'épargne aujourd'hui en renonçant sagement à se représenter, autrement que dans ses lignes les plus générales (en clair : de quelle variété régionale de l'alphabet ionien il s'agit), la graphie des premiers exemplaires écrits sous la récitation ou la dictée.

<sup>21</sup> Paley a défendu ses vues, à côté de ses préfaces, dans son pamphlet *On the comparatively late date and composite character of our Iliad and Odyssey* (Cambridge, 1868 ; *non uidi*). Les unes et l'autre ont fait l'objet d'une réfutation très détaillée, à partir des données qu'avait utilisées Paley lui-même, par H. Hayman dans la préface du second volume de son édition commentée de l'*Odyssée* (Londres, Nutt, 1873), pp. IX-CXXXVI (les rubriques marginales indiquant les matières sont beaucoup plus virulentes, dans leur netteté, que le texte lui-même, et exposent sans ménagement les cercles logiques dans lesquels Hayman emprisonne Paley, e.g. pp. LVI « *if 'our Homer' was, on the grounds here impugned, contemporary with*

*Herodotus, he was similarly contemporary with all the early poets in succession ; which is an absurdity only to be got rid of by saying that he was older than all »* et LXXXVII « *if these remains [de l'emploi attique de l'article dans les poètes archaïques] are spurious and modern, there remains no test to apply to Homer ; if genuine, they quite overshadow the alleged ground for ascribing a modern diction to Homer »*). Au fil de cette exposition des improbabilités et impossibilités majeures de la construction de Paley — tant en ce qui concerne la matière linguistique et lexicale que le contenu (mythographique, etc...) —, Hayman dresse plusieurs tableaux encore utiles, malgré le caractère obsolète de ses éditions de référence, comme celui des échos textuels entre Homère et Archiloque (pp. LVII-LVIII), Homère et Tyrtée (LVIII-LXII), Homère et Theognis, I, 1-503 (LXII-LXIII), Homère et les *Suppliantes* (LXIII-LXV), Homère et le Pindare des *Néméennes* (LXV-LXVIII), ou celui des mots soi-disant 'récents' des épopées alignés face à leurs parallèles archaïques ou classiques (pp. CXXIX-CXXXII). On prendra la mesure de sa lucidité en rappelant ses conclusions d'ensemble : « *a good deal of stress has been laid on the apparently modern points of much of the homeric diction. With some of these I have dealt already in some detail in the earlier part of this preface. But it cannot be doubted, and indeed, it is what we should expect in a genuine antique poem orally transmitted, that the remoulding influence of recitation in the details of language has inserted tags of later diction here and there. In Homer the dialogues and episodes are fullest of these, as the rhapsodist would work most congenially upon them. These minor changes may all be set to the score of popular recitation ; whereas it is impossible to account, in that or, I believe, in any way, for the uniformly archaic tone of the sentiments and manners, the unstudied simplicity of character and action, and the elementary form in which we find the myths. All that is deeply set in the framework of the poem, all that is broadly featured on its surface, is indicative of greater antiquity than any other Greek poetry whatever ; all that is alleged on the score of modernism depends on such finishing touches as were inseparable from the manipulation of the rhapsodist, and were probably the accumulated results of centuries of recitation »* (p. CXXVII). Bien que Hayman ne se soit point occupé du dosage dialectal dans la langue de l'épopée, on est en droit de douter qu'il eût accepté le préalable fondamental des grammairres homériques de Monro et Van Leeuwen : « *the mixture of dialects in short was not in the original Homeric poems, but supervened as a corruption, brought about by the circumstances under which they were transmitted. It is simply an example, on a peculiarly large scale, of the modernising process which no literary masterpiece can quite escape if it is to retain its hold on a people »* (*Homer's Odyssey. Books XIII-XXIV edited with English notes and appendices by D. B. Monro* [Oxford, Clarendon Press, 1901], p. 476).

<sup>22</sup> Le jugement porté par Frédéric Plessis sur l'édition de Properce par Paley (*Études critiques sur le texte de Properce et ses élégies* [Paris, Hachette, 1884], pp. 83-84), illustre suffisamment combien ce type de défauts est ordinaire au savant britannique : « elle est convenable dans l'ensemble, mais faible sur beaucoup de points. L'auteur manque parfois de sens critique (...). De plus, il n'est averti qu'à moitié : il ne paraît pas avoir connaissance de travaux qu'il n'est guère permis à un éditeur de Properce d'ignorer ou de négliger (...). Il dit (...) qu'il n'a pas eu entre les mains l'édition de Rossbach ; je le crois sans peine, cette édition n'ayant jamais existé. Rossbach a publié les textes de Catulle (...) et de Tibulle (...) dans la collection Teubner ; mais c'est Keil qui fut chargé du texte de Properce correspondant. Ces sortes d'erreurs trahissent de suite une information insuffisante ». Il est d'autant plus piquant de constater que le savant français, tout en ayant pleine raison de rabaisser les mérites propriens de Paley, n'a pas été beaucoup mieux traité lui-même comme investigateur de la tradition manuscrite des *Élégies*, par le juge impitoyable qu'était Housman : « *Mr. Plessis, it must be said, is no critic »* (*The Classical Papers...*, I, p. 236) ; l'avis diamétralement opposé exprimé par Jean-Paul Boucher, *Études critiques sur Properce. Problèmes d'inspiration et d'art* (Paris, De Boccard, 1965), p. 1, « toute la partie critique du grand ouvrage de F. Plessis — description et études de manuscrits, histoire des éditions, division de l'œuvre en livres, problèmes des interpolations — n'a guère vieilli. En 1933 H. E. Butler et E. A. Barber, en 1957 R. Helm lui ont donné des approbations qui témoignent que le monument est solide », pour autant qu'il faille y voir davantage qu'une marque de révérence envers un illustre devancier (sa *Poésie latine. De Livius Andronicus à Rutilius Namatianus* [Paris, Klincksieck, 1909], demeure le seul traité complet sur le sujet dans notre langue), s'explique par l'angle d'appréciation, esthétique et littéraire plutôt que philologique et textuel-éditorial, qui caractérise cette étude autrement brillante.

<sup>23</sup> Il en avait donné d'éclatantes preuves dès le début de sa carrière, d'abord avec sa traduction, à quatre mains avec Charles Zévort, de la *Métaphysique* d'Aristote (Paris, Ebrard & Joubert, 1840, 2 vol. : quoique moins explicite — parce que trop littérale — qu'on ne le recommande désormais pour le rendu d'un texte aussi technique et fondée sur une *constitutio textus* poussiéreuse, elle est robuste, remarquablement libre



des erreurs d'interprétation qui déparent la version beaucoup plus aisée et coulante de Barthélémy Saint-Hilaire en 1878-1879, et pas tout à fait obsolète encore à l'heure actuelle, ne fût-ce que pour contrôler le texte, plus rigoureusement scientifique mais à l'occasion trop orienté par certaines options thomistes, de la seconde mouture [1953] de Tricot), puis surtout avec sa traduction, couronnée par l'Académie française, de Marc-Aurèle, avec introduction, notes et commentaire (« Bibliothèque Charpentier », Paris, Fasquelle, s.d. [1843], in-12° ; la seconde édition, elle aussi non datée, doit avoir paru en 1868 ou 1689) ; celle-ci a fait progresser tant la compréhension d'un original relativement difficile, parce qu'idiosyncratique et mal transmis, à travers son français clair, simple et néanmoins élégant et ses notes textuelles (pp. 320-352 de la deuxième édition) que sa vulgarisation grâce au commentaire infragonal, concis et balancé. Au moins une de ses (très rares) conjectures vaudrait d'être mentionnée dans les apparats : en X, 9 Pierron, note ZZ pp. 346-347 (ed.<sup>2</sup>) restituée πόςα (Méric Casaubon) ἀφυσιολογητός, « parce que (tu es) ignorant des choses de la nature » (je reformule sa traduction *parce que tu n'étudies point la nature*), au lieu de ὀπόσα (mss.) ἀφυσιολογήτως (Gataker pour ὀφυσιολογητός) qui est le texte de Dalfén.

<sup>24</sup> Si Nauck n'a pas poussé dans cette voie aussi avant que Rzach en son *editio maior* d'Hésiode (*Hesiodi Carmina. Accedit Homeri et Hesiodi Certamen* [Leipzig, Teubner, 1902], XII + 460 pp., cf. pp. XI-XII — les indications de pagination sont ici indispensables parce que, la même année et sous le même titre, Rzach a donné une *editio minor* dans la petite collection Teubner), c'est en très grande partie parce que les manuscrits de l'*Iliade* recensés par La Roche offraient à Nauck un texte bien plus homogène et de meilleure qualité que celui des manuscrits hésiodiques utilisés par Rzach (lesquels n'ont préservé qu'une vulgate médiocre), ce qui fait que, pour donner à supposer le digamma *in textu*, Rzach était quelquefois contraint soit d'adopter une leçon peu ou mal attestée, soit de recourir à la conjecture. Sur l'orthographe hésiodique en général, l'introduction de Felix Jacoby, *Hesiodi Carmina recensuit F. J. Pars I : Theogonia* (Berlin, Weidmann, 1930), pp. 95-106, condense beaucoup d'informations instructives.

<sup>25</sup> Remarquons pour finir que Nauck est l'auteur d'un jugement que l'on retrouve souvent, paraphrasé ou adapté, dans la littérature postérieure sans que jamais aucun de ceux qui s'en font l'écho n'aient l'air de réaliser leur dette (*Homeri Odyssea*, I, p. X, note 2) : « *tam superstitiose Aristarcho addicti erant ueteres quidam grammatici, ut ne eos quidem quos agnouissent eius errores audarent corrigere, sed mallent ineptire cum Aristarcho quam minus illustres sequi grammaticos uera dicentes* ».

<sup>26</sup> Les pp. 104-185 (*De uitiis ex uetere scriptura natis*, 104-115 ; *De metricis rationibus*, 115-125 ; *De aeolicis formis*, 125-133 ; *De formis ueteris graecitatis*, 133-150 ; *De digammo Homeri carminibus restituendo*, 150-171 ; *De uocalibus diducendis aut contrahendis*, 171-185) représentent un trésor de matière présenté *in a nutshell* auquel les éditeurs subséquents et les spécialistes de la langue homérique ont puisé, souvent sans le dire, et qui est trop généralement ignoré des discussions actuelles sur le dialecte épique. Il faut mentionner, dans ce même registre, l'offensive de Gustav Hinrichs contre la démolition par Sittl du caractère dialectal, voire de l'existence, des éolismes épiques, déjà grandement réduits par Hinrichs lui-même dans sa dissertation *De Homericae elocutionis uestigiis aeolicis* (Iéna, Frommann, 1875) : *Herr Dr. Karl Sittl und die homerischen Äolismen*, Berlin, Weidmann, 1884.

<sup>27</sup> Le premier surtout et les deux derniers, rares même dans les grandes bibliothèques, le second au contraire très répandu grâce à sa réimpression chez Olms. De tous les titres qui vont suivre, le seul dont ne j'aie pas une expérience personnelle prolongée via ma propre copie est l'*Odyssée* de Fick.

<sup>28</sup> Edition préparée par ses dissertations dans l'« Index Lectionum in Literarum Universitate Turicensi » (Zürich), *De Iliadis B 1-483 disputatio*, 1850, 24 pp., et *De genuina catalogi Homericici forma*, 1853, 34 pp. (on sait que Köchly condamnait, et par conséquent omettait de son texte, les chants X, XIX à XXIII au complet). Il est piquant de remarquer que l'on se souvient surtout, de nos jours, qu'il a découpé *more lachmannio* l'*Iliade* tandis que son effort avait surtout porté sur l'*Odyssée*, à en juger par le volume de ses *Odyssae carminibus dissertationes* (3 tomes en 1 vol., *ibid.*, 1863) et par l'acharnement critique qui s'y déploie ; cf. E. Kammer, *Die Einheit der Odyssee. Nach Wiederlegung der Ansichten von Lachmann-Steinthal, Koehly, Hennings und Kirchhoff* (Leipzig, Teubner, 1873), pp. 95-139.

<sup>29</sup> On ne s'en souvient plus guère à l'heure actuelle, mais la réversion dialectale d'Homère et d'Hésiode (ce dernier dans le dialecte delphique) opérée par Fick s'inscrit à l'intérieur d'une chronologie dialectale extrêmement ambitieuse, puisqu'elle embrasse rien moins que l'ensemble de la poésie grecque archaïque : *Die Sprachform der altionischen und altattischen Lyrik* (1886 sqq.), dans les « Beiträge zur Kunde der Indogermanischen Sprache » (généralement cités en abrégé *Bezenbergers Beiträge*), t. XI, pp. 242 sqq., XIII, pp. 173 sqq., et XIV, pp. 252 sqq. ; *Die Sprachform der lesbischen Lyrik*, *ibid.*, t. XVII, 1891, pp.

177 sqq. ; *Zur ionischen Mundart und Dichtersprache*, « Neue Jahrbucher » I, 1898, pp. 601 sqq. D'après Fick, l'année 540, qui a vu la fin de l'indépendance des cités grecques de la côte de l'Asie Mineure, aurait marqué un tournant linguistique dans l'expression poétique ; les poètes ioniens, qui, comme les Lesbiens de leur côté, usaient jusqu'à cette date de la version purement locale et vernaculaire du dialecte, pure de tout emprunt à la langue des autres genres poétiques et même des tribus voisines, auraient renoncé à ce particularisme dialectal pour se mettre désormais à composer dans le dialecte de l'épopée ionisée, cette langue composite résultant du ravaudage et de la modernisation des vieilles cantilènes éoliennes. Entre autres forçages documentaires, Fick était amené à archaïser la langue des poètes ioniens archaïques (il corrige de manière systématique les épécismes, manifestes notamment chez Archiloque) et à tracer une ligne de démarcation rigide et parfaitement arbitraire entre les plus récents des Vieux Ioniens et les plus anciens des Néo-Ioniens (il assigne ainsi Hipponax aux premiers et Xénophane aux seconds).

<sup>30</sup> Au nombre desquels n'ont point le droit de figurer les *Homeri opera et reliquiae* de Monro (Oxford, Clarendon Press, 1896, rééd. 1901), malgré les promesses annoncées par la fin du titre *recensuit D. B. M.* et bien que la leçon du texte y ait effectivement été remodelée de manière assez personnelle (pour trois de ses caractéristiques, tributaires de la perception par Monro des 'règles' rythmiques régissant le quatrième pied de l'hexamètre, cf. Walter Leaf, *The Iliad. Edited with Apparatus criticus, Prolegomena, Notes and Appendices*, II [Londres, Macmillan, 1902<sup>2</sup>], pp. 631-632, 633 § 5). Je ne mentionne ce recueil de 1039 pages sur papier bible, vierge de tout appareil sauf pour les *Hymnes* (reproduits depuis la grande édition Goodwin avec des notes critiques nouvelles de Allen) et dont l'utilité n'est point évidente en dehors de la commodité indéniable qu'il y a à posséder tout Homère dans un encombrement minimal, qu'en raison de la bizarrerie bibliographique suivante : la préface affirme que « *textus Iliadis ex editione a D. B. M. ad usum scholarum confecta repetitus est* », or l'Oxford Classical Text de Monro n'a vu le jour qu'en 1902 ! Autres peccadilles, malgré le retentissement qu'elles ont eu à l'époque et le soin apporté à leur exécution, les *Iliade* et *Odyssée* linguistiques, avec digamma restauré, données par John Arthur Platt à la Cambridge University Press (1894 et 1892 respectivement ; l'*Odyssée* se recommande pour sa préface).

<sup>31</sup> Les deux chez Tempsky & Freitag (Vienne & Leipzig), petit in-8°, 1886-1887 pour Rzach, 1890-1891 pour Caer. Le texte de Caer figure dans une *Schuhlausgabe* sans appareil mais avec deux appendices donnant les *testimonia* anciens et un résumé de l'action puis des *indices* (grec, allemand) : « *zweiter Abdruck der zweiten, berichtigten und durch beigaben vermehrten Ausgabe* », même éditeur, 1907.

<sup>32</sup> « *In adornanda hac editione Iliadis, quam, etsi praecipue usui tironum destinata est, etiam uiros doctos cum fructu aliquo adhibituros esse spero, id egi ut non solum uerba poetae mendis quam maxime liberata lecturis proponerem, sed etiam apparatus criticum ita instruerem, ut quiuis ex illo perspicere posset quae cuiusque loci esset condicio. (...) Attamen ad uerba poetae accurate recensenda et librorum manu scriptorum auctoritatem, quae uitiis quibus hic illic inquinati sunt imminuitur, et grammaticorum lectiones, quae nobis traditae sunt, non sufficere in dies pluribus uiris doctis probari uideo. Ac tamen abest ut illa quae nobis ad genuinam carminum Homericorum formam restituendam suppeditarit criticorum uterum doctrina (...) negligenda uel spernenda esse censeam ut semper grato animo illos prosequendos existimem, licet uel ipse omnium princeps Aristarchus nonnumquam dormitarit. Nihilominus ne omni ex parte talem qualis Alexandrinorum temporibus fuerit textum exhiberem curis criticis recentiorum prohibebar, quibus elocutionem Homeri accuratius cognitam atque perspectam esse consentaneum est, quae studia haud mediocriter promota sunt ope artis grammaticae quam dicunt comparatiuae. Iam enim ultra aetatem Alexandrinorum ascendere studeamus in factitanda crisi Homerica necesse esse persuasum habeo. Namque nisi quis quae grammatici ex exemplaribus uetustis diligenter eruerunt atque ingenii acumine ipsi ad carmina illa emendanda contulerunt re cum cura pensitata cum iis coniunxerit quae recentiorum de his rebus quaestionibus debentur, uereor ut munere editoris feliciter fungatur* » (I, pp. V-VI). En conséquence, Rzach laisse entendre le digamma (il rétablit donc ἄνδανε pour ἦνδανε, δῆ αῦ pour δ' αῦ, etc..., cf. son adoption de ὄνειδείοις ἔπεσσι [Bekker] pour ὄνειδείοις ἑπέσσι en I 519) et imprime de multiples conjectures impliquant des retouches dialectales et morphologiques, par exemple I 26 κυχῆω] κυχίω (Curtius — aussi retenu par Fick), cf. I 62 ἐρήομεν] ἐρείομεν (Curtius), I 143 et *passim* ; I 67 βούλητ'] βούλεται (Stier et Curtius) ; II 8 οὔλοσ] οὔλε (Naber) ; III 22 βιβῶντα] βιβῶντα (Bekker) ; IV 242 ἐλέγγεα] ἐλεγγέεσ (Ahrens), dont certaines ressemblent dangereusement à une réécriture du texte (e.g. III 391 κείμενος] κείνος ὁ γε et IV 343 καλέοντος] καὶ δαιτὸς, les deux propositions étant dues à Nauck).

<sup>33</sup> Ou Johannes. Sauf erreur de ma part, son prénom n'est orthographié au complet dans aucune source.